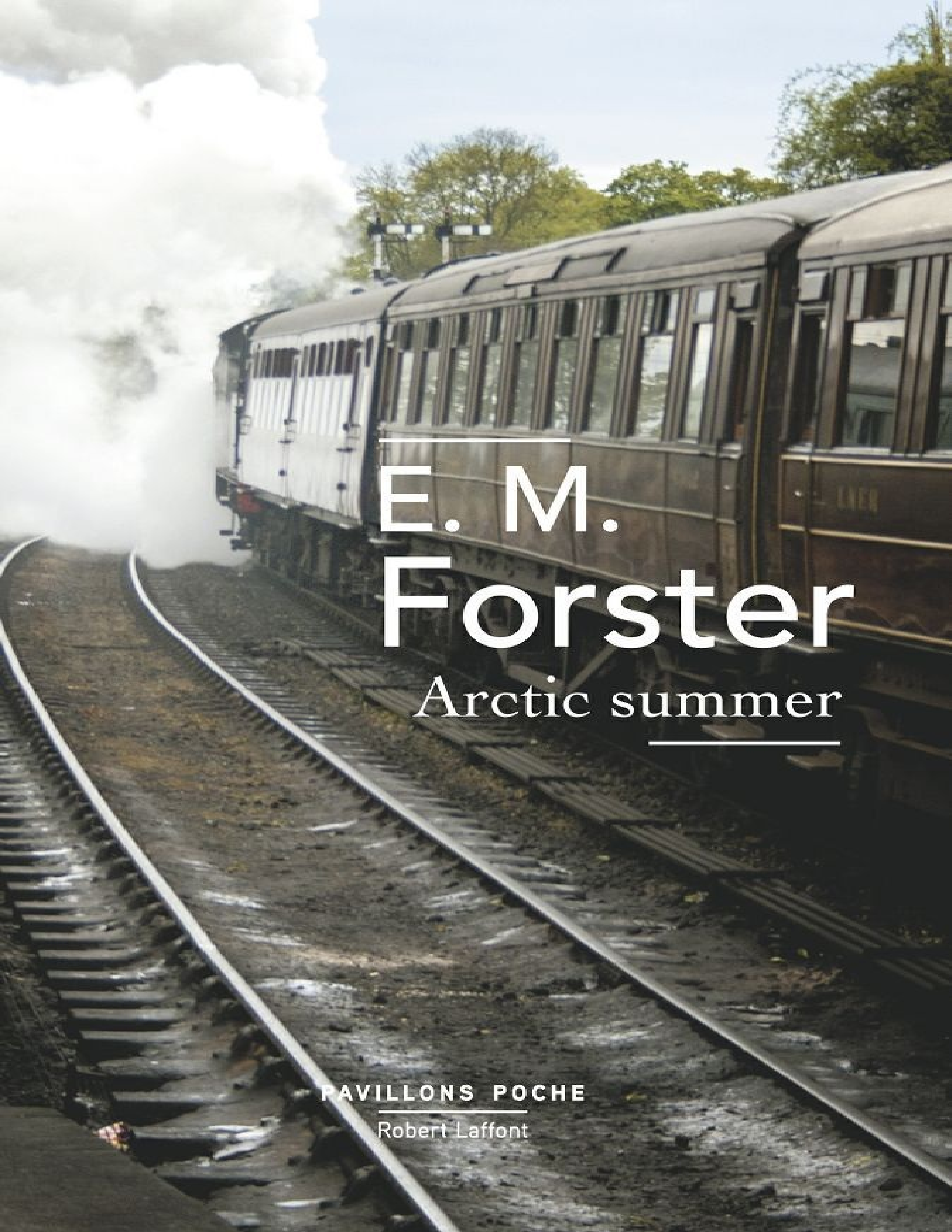

E. M.
Forster
Arctic summer
PAVILLONS POCHE
Robert Laffont

Edward Morgan Forster

Arctic Summer

(Un été boréal)

Traduit de l'anglais
par Georges-Michel Sarotte

PAVILLONS POCHE

Robert Laffont

Edward Morgan Forster

Avec une œuvre rare (cinq romans publiés de son vivant, plus un posthume et quelques nouvelles) et tardivement reconnue, Edward Morgan Forster (1879-1970) fut sans doute l'écrivain anglais le plus moderne de sa génération et l'un des plus importants. Peut-être son homosexualité, qu'il assuma en toute discrétion, l'aida-t-elle à franchir les interdits de son époque et à en livrer quelques-uns des tableaux les plus lucides. Toujours teintés d'un humour discret, *Howards End, Monteriano, Le Plus Long des voyages* et *Route des Indes* sont tous des romans d'apprentissage. Situés dans le premier quart du XXe siècle, ils n'ont rien perdu de leur charme ni de leur pertinence sur les rapports entre les individus. Membre à part entière du groupe de « Bloomsbury », Forster, qui vécut avec sa mère jusqu'au décès de cette dernière en 1945, partagea son temps entre les voyages et de nombreuses interventions à la BBC (« Two Cheers for Democracy »). Retraité au King's Collège, il est mort à Coventry.

Photo : © Christina Lawrence/Arcangel Images.
Design : Raphaëlle Faguer

EAN : 978-2-221-19883-4

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Avant-propos

L'interruption précoce par Edward Morgan Forster de son œuvre romanesque a pu surprendre à juste titre ses nombreux lecteurs. On sait en effet qu'après la publication de *Route des Indes* en 1924, Forster ne publiera guère plus que deux recueils de nouvelles, deux biographies (*Goldsworthy Lowes Dickinson* en 1934 et *Marianne Thornton* en 1956), outre un certain nombre de courts essais (*Aspects du roman*) et d'articles réunis dans les recueils *Two Cheers for Democracy* (1951) et *Abinger Harvest* (1936).

Forster avait choisi de faire paraître son œuvre la plus intime, *Maurice*, après sa mort. L'histoire du roman également posthume et pour partie inachevé ne peut que raviver les regrets des admirateurs du grand écrivain anglais. Car le livre est particulièrement emblématique du thème qui caractérise au mieux l'œuvre tout entière : « rencontres et destins ». On pourra songer en lisant *Arctic Summer* à l'apostrophe fameuse de Sartre : « L'enfer c'est les autres. » Apostrophe vraie et fausse à la fois : tantôt oui, tantôt non. À la fin des fins c'est toujours le destin, avec ses imprévisibles péripéties, qui décidera si les rencontres seront heureuses ou au contraire malheureuses. Comme dans une partie de pile ou face, ou peu s'en faut.

Dans *Arctic Summer*, Forster met en scène un curieux trio de personnages : Martin Whitby, un honorable père de famille, et deux jeunes frères, Clesant et Lance. L'histoire commence sous un jour bénéfique dans la gare de Bâle et se poursuit dans cette Italie chère à Forster. Une fois de plus Forster a beau jeu de montrer l'opposition entre l'Angleterre, univers des conventions, des faux-semblants et de l'hypocrisie sociale qui étouffe le citoyen de la blanche Albion et l'Italie terre de spontanéité et de culture vivante.

Je risquerai une hypothèse sur l'inachèvement de ce livre dont le critique littéraire du *Guardian* a pu dire que, Forster l'eût-il mené à son terme, c'eût été son plus grand livre. D'une part, et c'est purement factuel, entreprise dès 1911, la rédaction d'*Arctic Summer* a été interrompue par la mise en chantier – un chantier qui devait durer plus de dix années – de *Route des Indes*. De toute façon, il n'en était pas satisfait (« *My awful novel* », écrit-il dans son journal : « mon affreux roman »). Cependant, il ne l'abandonne pas totalement et près

de quarante ans plus tard, en juin 1951, il reprend les cinq premiers chapitres. Il n'ira pourtant pas plus loin.

Mais pourquoi l'auteur ne l'a-t-il pas reprise ensuite ? Le décor était planté, les personnages bien campés, sa créativité ne se trouvait point éteinte. Si j'en crois – et pourquoi ne pas les croire – ses meilleurs exégètes et biographes, Forster a renoncé à l'écriture romanesque, et du même coup à l'achèvement d'*Arctic Summer*, pour la bonne raison qu'il lui paraissait impossible désormais de produire des romans où il n'aurait pas décrit les étreintes des corps. Il l'avait fait, sommairement, dans *Maurice*, mais en se gardant de le publier de son vivant. Il semble encore qu'il ait détruit certaines nouvelles où il décrivait explicitement de telles « étreintes ». *Arctic Summer*, on le verra, aurait été un théâtre propice à de telles expériences. Forster préféra à l'évidence les mettre en pratique pour son compte personnel plutôt que de scandaliser ses lecteurs. Il se voulait trop moraliste pour cela et n'hésita pas dans *Aspects du roman* à dénoncer la prépondérance des sentiments – et surtout du sentiment amoureux – dans l'écriture romanesque.

De fait, dans *Arctic Summer* comme dans ses autres romans, l'écrivain n'est pas très tendre avec ses personnages. Lorsqu'à la création romanesque, interrompue dès 1928, a succédé la réflexion de l'essayiste, Forster a pu reprendre à son compte le mot d'André Gide qui écrivait à Claudel : « Je préfère ceux qui se sauvent à ceux qui sont sauvés. »

À lire ses essais on trouvera la physionomie d'un écrivain qui, gouverné par une certaine forme d'incertitude, se révèle avant tout un esprit libéral. D'aucuns ont pu estimer que Forster n'a jamais résolu ses contradictions. Mais n'y a-t-il pas là précisément la marque de la condition humaine ?

Jean-Claude ZYLBERSTEIN

1.

« Messieurs ! Gentlemen ! (L'appel résonnait dans la gare de Bâle.) Si seulement les autres voyageurs voulaient bien se comporter en gentlemen ! » Au début d'une matinée d'août, les voyageurs en provenance de Boulogne, des Anglais pour la plupart, tentaient de se transvaser dans le train à destination de Lucerne et du sud. Opération malaisée car le train de Lucerne était plus petit et ils commençaient à se bagarrer. Ce n'est pas qu'ils en avaient envie, mais, nom d'une pipe, c'était inévitable, on y était bien obligé. Les valises cognant le creux des genoux, sans se mettre en colère, ils poussaient, se bousculaient, cherchaient à se faufiler, agrippaient les barres de cuivre du train qui arrivait en marche arrière avant de s'immobiliser. Sous le prétexte qu'ils étaient accompagnés de dames, certains prétendaient avoir la priorité. « Tout doux, monsieur, les dames d'abord, s'il vous plaît ! » « Au diable, les dames ! » rétorquaient d'autres voyageurs.

Un touriste fut poussé sous les roues du train, un autre le rattrapa, tandis que les exhortations à la galanterie continuaient de se faire entendre, sésame censé ouvrir les portes d'une cité imprenable.

La gare, immense et moderne, ne prête aucune attention au tumulte. Même l'intense trafic quotidien, digne des régates de l'île de Wight, n'est pas un événement pour elle, le vestiaire de l'Europe. Arrivant de quatre ou cinq pays, des trains y pénètrent, s'y lavent, s'y rasent, se restaurent dans ses cafés-restaurants et, s'il le faut, reprennent des billets ; la gare ne pense qu'en termes de trains. Derrière elle s'étend une ville bâtie sur les rives d'un rapide fleuve vert, mais elle ne s'y est intéressée qu'après coup. Les besoins de la ville ne lui importent guère, et encore moins ses souvenirs d'un concile médiéval. La gare s'est toujours montrée indifférente aux cardinaux et aux rois ; seule compte pour elle l'efficacité.

Martin Whitby avait repéré le train de Lucerne, garé le long d'un quai éloigné. Il l'avait mesuré du regard et avait calculé la distance à laquelle se trouverait l'extrémité de la dernière voiture quand le train reculerait et ferait halte. Intimant à Venetia (son épouse) et à lady Borlase (sa belle-mère) de rester à l'écart, il s'était coulé dans la cohue et avait posé une main gantée sur

la portière. C'est alors que se produisit la bousculade. Il fut traîné sur le côté par le train et emporté par la foule. C'est lui le touriste qui faillit être tué. L'homme qui lui sauva la vie avait l'aspect et le comportement d'un guerrier. Il avait fait forte impression sur Martin, lequel, dès le départ du train, entreprit de longer le couloir à la recherche de son sauveur pour le remercier.

En fait, le train était loin d'être bondé. Tout le monde avait trouvé une place assise et presque tous avaient oublié l'échauffourée. « De ma vie je n'ai jamais rien vu de tel », disaient encore quelques dames, mais les messieurs avaient allumé leurs pipes et déplié des cartes qu'ils s'exhibaient mutuellement. Ils se ressemblaient tous, comme c'est en général le cas des Anglais en Suisse – des gaillards en pleine santé, plutôt communs – et Martin n'était pas sûr de reconnaître son sauveur. Il fit une première tentative et dut se lancer dans une longue explication. « Faut pas monter dans un train en marche. C'est dangereux », lui répondit-on. Les inconnus lui faisaient toujours la leçon. Peu après il trouva le guerrier. Quelle déception ! Ce n'était qu'un garçon blond ordinaire, le type même de l'ancien élève d'une *public school* : propret à souhait. Martin le rangea dans la catégorie des Wykehamites[1].

— Veuillez m'excuser, monsieur, dit Martin en soulevant son chapeau. Il me semble que c'est vous qui m'avez empêché de passer sous le train, et je vous en suis très reconnaissant.

— Ah, c'était vous ? fit le jeune homme avec gêne.

Il était avec des amis, qui prirent tous un air offusqué.

— Oui, c'est moi, répondit Martin.

Le sourire aux lèvres, il resta quelques instants dans l'encadrement de la porte, avant de soulever à nouveau son chapeau et de s'éloigner. Il avait espéré que l'homme serait un colosse, mais il fit contre mauvaise fortune bon cœur. Naturellement, quand la mort est sur le point de vous happer par les pieds, le geste qui vous arrache à elle semble héroïque et le sauveur extraordinaire. Après tout, son sauveur n'avait fait pour lui que ce que lui-même, espérait-il, aurait fait pour son prochain. Il était donc stupide, voire injuste, de lui donner la stature d'un héros.

Le train traversait à toute vapeur la région industrielle de la Suisse. Martin regardait le paysage avec indulgence, l'admirant quand c'était possible et en détachant le regard sans regret. La matinée était grise, et, entre les collines très vertes, avançaient des bataillons de mélèzes et de pins. Dans les vallées se nichaient des petites villes et des villages que joignaient des routes blanches luisantes et où l'on s'affairait à fabriquer des objets utiles. C'était un pays bâtard, choquant pour l'œil épris de beauté et vite oublié. Mais notre touriste avait depuis longtemps acquis la maîtrise de soi. Il savait qu'une grande partie de la terre n'était que monotonie et mercantilisme et qu'il est ridicule de se rebeller contre elle. En attendant qu'elle change il se satisfaisait de ses propres pensées.

Celles-ci avaient surtout trait à son travail. Employé depuis le début de l'année à la Trésorerie – le ministère des Finances –, il était débordé. Soir après soir, il était resté tard au bureau ou avait rapporté des liasses de documents dans leur petit appartement, approchant dangereusement du moment où l'on est si épuisé qu'on n'a même plus envie de partir en vacances. Tout se passerait-il bien durant son absence ? Son petit poste serait-il correctement occupé ? Les comptes dont il avait personnellement la charge seraient-ils bien tenus ? Dans le train de nuit, Martin n'avait pensé qu'à la Trésorerie et ce n'est pas à travers la France ou vers la Suisse que la locomotive l'avait emporté, mais loin de certains dossiers entassés dans un bureau de Whitehall. Sa cervelle était restée en contact avec eux. Elle leur avait téléphoné toute la nuit. « On ne peut pas se passer de toi, lui répondaient-ils. On ne nous comprend pas. À cause de tes vacances, le pays et l'Empire vont s'écrouler. » Mais le cauchemar s'était apaisé avec le jour. Puis il était tombé sous le train et s'était senti mieux après sa chute, en réalité. Le choc l'avait requinqué, et s'il songeait encore à son travail, c'était avec sérénité.

Il pensait aussi à Hugo, son petit garçon, âgé de trois ans. Puis à Venetia, mais pas intensément, ses pensées étant rarement intenses. C'était également avec sérénité qu'il pensait à elle, avec gratitude et affection. Comme lui elle avait abandonné son travail : leurs regards s'étaient croisés dans le chalet sombre et il avait eu l'impression qu'elle était à la fois une épouse et un camarade. Il accorda quelques instants à lady Borlase – la bonne, l'hostile lady Borlase – avant que le paysage ne l'absorbe à nouveau. Même s'il faisait mauvais temps, si les collines étaient affreuses, il savait qu'on était en Suisse, que les collines deviendraient bientôt immenses et qu'un petit trou noir y serait percé, de l'autre côté duquel se trouverait l'Italie, et peut-être le soleil.

Une main se glissa dans la poche de sa veste.

— J'avais besoin du livre de Jaurès, dit sa femme. Je voulais en montrer un passage à mère. Mais à quoi bon ? À quoi bon ?

— Tu t'es disputée avec elle ?

— Elle a dit de telles absurdités… Puisque la Suisse ne peut pas avoir de marine et n'a jamais eu de roi, elle affirme que c'est un pays décadent.

— C'est peut-être un pays décadent, mais c'est l'avenir.

— Eh bien, viens raconter ça à mère. Tu te rappelles cette troupe de cyclistes que nous avons croisée. Ça l'a agacée, parce que ce n'était pas assez militaire. Et elle ressort les sempiternels arguments éculés de père.

— J'en conclus qu'elle est bien reposée.

Elle retira sa main de la veste de Martin.

— Comment se fait-il que tu sois couvert de poussière ?

— Je suis tombé en montant dans le train. Je suis tombé dessous, en fait. Il a failli m'aplatir comme une crêpe !

Venetia ne réagit pas. Elle n'était jamais troublée par le « ce-qui-aurait-pu-arriver ». Elle ne s'imaginait pas en veuve, parce qu'elle ne se voyait jamais autrement qu'elle était dans le moment présent.

— Cela me confirme dans mon hostilité aux wagons à couloir, poursuivit son mari. Le dénommé Austinson, qui dirige la compagnie de chemin de fer Nottingham & Derby[2]… Eh bien, je l'ai rencontré l'autre jour et je suis ravi qu'il soit d'accord avec moi. Ils vont cesser de construire des trains à couloir mais vont équiper chaque voiture d'une grande table pliante et établir un service efficace de paniers-repas dans les terminus.

— Mais la Nottingham & Derby n'a pas de train express de nuit. Ce type de disposition serait impossible pour une compagnie qui en possède.

— Ah oui. En effet.

Mari et femme levèrent les yeux et observèrent les collines tout en s'efforçant d'élaborer le train parfait. Il fallait le fabriquer de toutes pièces – même la gare de Bâle ne le reçoit pas encore –, et ils se concentrèrent volontiers sur le projet. Quand il était seul, Martin avait encore un peu tendance à rêver ou à se moquer, mais quand il se trouvait avec Venetia il s'attaquait toujours à un problème concret. Ils discutèrent calmement, et ce n'est qu'au moment où ils allaient rejoindre lady Borlase que Venetia déclara :

— Ne parle pas de ta chute à mère, elle est si facilement bouleversée.

— Bien sûr que non.

— Eh bien, jeunes gens, avez-vous trouvé le livre ? s'enquit lady Borlase. Jeunes gens ineptes, incapables…

— Oh oui ! s'exclama Martin, qui affichait à présent une charmante insolence. Au fait… Sont-ce là des sandwiches ?

— Mais pourquoi n'avez-vous pas pris un petit déjeuner correct à Bâle ?

Il s'assit à côté d'elle et, tout en grommelant gentiment, elle lui pela une pomme et étala une serviette sur les genoux de son gendre. Femme corpulente et languissante, elle était cependant très bonne et très intelligente, très dévouée à Martin. Elle savait fort bien qu'il avait bâclé son petit déjeuner à Bâle pour lui réserver une place de coin. Après la pomme, elle lui fit avaler deux doigts de sherry. Venetia ne participa pas à ces activités. Elle n'avait cure des cajoleries, les considérant comme un gaspillage d'énergie vitale. Son mari savait où se trouvaient les provisions et libre à lui de se servir s'il avait faim.

— Martin, ne vous voyant pas revenir, je vous croyais dans la voiture-restaurant.

— Non. Il n'y en a pas. On s'arrête pour déjeuner à Göschenen. J'étais dans le couloir et ensuite j'ai bavardé avec Venetia. J'ai l'impression que vous ne l'avez pas convaincue.

— Convaincre Nettie ? Votre génération se moque pas mal d'être convaincue ? Vous êtes pour le progrès, la diversité… Et quelle est cette

nouvelle marotte ? Ah oui, le rythme ! Seules les vieilles barbes se laissent convaincre. Nettie n'aurait que faire de l'expérience.

— D'accord, dit Venetia en levant les yeux du livre de Jaurès. (Elle fronçait les sourcils et souriait à la fois, selon son habitude.) Mais, mère, cela ne prouve pas que vous ayez raison à propos de l'armée suisse.

Lady Borlase n'avait rien de particulier à prouver et elle pensait sincèrement que sa fille était trop bête pour qu'on puisse discuter avec elle.

— Que les Suisses restent chez eux et pratiquent leurs haltères ! fit-elle, ne trouvant rien de mieux à répondre. Toute l'Europe finira sans doute par les imiter. Oui, même l'Angleterre. On nous fera faire des poids et haltères chaque matin pendant une demi-heure, sous la surveillance d'une armée de fonctionnaires, avec un bureau central pour les réclamations. Et il s'avérera que George Lloyd[3] sera propriétaire de la seule mine d'haltères du pays de Galles. Curieuses coïncidences… Mais, à n'en pas douter, vous les qualifieriez d'aube de votre nouvelle ère.

— Sûrement pas, rétorqua Martin, pour la bonne raison que mon ère nouvelle n'aura pas d'aube. Ce sera une sorte d'été boréal où l'on aura le temps d'accomplir quelque chose de réellement grand. (« Été boréal », murmura Venetia.) Qui dit aube dit crépuscule, et nous avons décidé de les abolir tous les deux. Plusieurs sociétés ont été créées en vue de ce projet et jusque-là vous n'avez investi dans aucune d'entre elles.

— « Accomplir quelque chose de réellement grand » ! railla lady Borlase. Formule absolument typique du réformateur moderne. Prétentieuse, vague.

— Vous savez fort bien ce que je veux accomplir. Si l'État voulait bien réserver un demi-million…

— Tu as promis à notre petit garçon que tu n'en parlerais pas, intervint Venetia en souriant à nouveau. Je t'ai entendu… Dorothea et moi étions en train de faire les valises, poursuivit-elle en se tournant vers sa mère, pendant que Martin se trouvait avec Hugo dans l'autre pièce. « Promets-moi d'être un petit garçon heureux pendant que je serai en Italie », a dit Martin à Hugo. Hugo a répondu qu'il essaierait, avant d'ajouter : « Papa, est-ce que toi aussi tu seras un garçon heureux ? » Et Martin a répondu : « Oui. Je ne parlerai pas une seule fois à grand-maman d'une subvention de l'État pour la littérature et les arts. » Bien sûr, Hugo n'a pas compris, mais il a retenu le mot « subvention » – ce qui prouve son intelligence, à mon avis – qu'il a transformé en « tubvention ».

— Enfin une anecdote familiale ! s'écria Martin. Je craignais qu'elle ne vienne jamais. L'authentique anecdote, sans queue ni tête, sans rime ni raison. La femme et la mère l'ont emporté sur la suffragette !

Ainsi continuèrent-ils à bavarder dans la même veine et du ton qui leur plaisait à tous les trois, soutenant sincèrement leur point de vue mais sans blesser, brandissant, pour ainsi dire, les petits couteaux dont chaque être a été

doté pour défendre son âme, mais sans jamais mettre leur efficacité à l'épreuve. Un inconnu aurait cru qu'ils se disputaient, un étranger intelligent aurait pensé qu'ils faisaient simplement la conversation. Les deux se seraient trompés.

Lorsqu'il atteignit Göschenen, le train était presque vide. Au mois d'août, rares étaient les touristes qui se dirigeaient vers le sud des Alpes. Malgré son grand manque de charme, Lucerne avait happé la plupart d'entre eux, tandis que d'autres avaient été lâchés sur les rives des lacs et le long de la vallée de la Reuss. Seule une poignée des combattants de Bâle survivait. Afin de faciliter le service, les garçons les entassèrent à la même table et plaquèrent devant chacun une assiette de soupe. Le silence régna durant un certain temps, puis, levant la tête, Martin s'aperçut qu'il était assis à côté de son sauveur, qui était seul à présent. Il n'avait quitté le train à aucune des stations auxquelles on se serait attendu qu'il descende.

Martin aimait bavarder et savait toujours adapter ses propos à ses interlocuteurs. En l'occurrence, il ne fut ni trop direct ni trop cavalier. Voici comment se déroula la conversation :

— Il y a davantage de place maintenant, n'est-ce pas ?

— Pardon ? Ah oui, davantage de place.

— Puis-je vous demander si, comme nous, vous venez directement d'Angleterre ?

— Non. J'ai fait de l'alpinisme, mais l'été a été pourri, atroce.

— Oui, ça n'a pas été un bon été pour l'alpinisme.

— J'ai abandonné la partie. Puisqu'il ne paraissait pas y avoir la moindre chance que le temps se dégage sur les montagnes, j'ai décidé de visiter Milan.

— C'est une très bonne idée. Ce n'est qu'une grande ville moderne, mais qui vaut bien le détour.

— Il paraît que la cathédrale est très belle.

Martin acquiesça. Se sentant en terrain familier, il ajouta :

— N'oubliez pas de visiter également la Galleria Vittorio Emanuele. Elle est à côté de la cathédrale. On les visite en général l'une après l'autre.

— C'est là que se trouvent les tableaux ?

— Non. Ils sont surtout au palais Brera. La Galleria est une galerie bordée de boutiques et de restaurants, comme Burlington Arcade, vous voyez, mais en beaucoup plus grand.

Silence.

Après le poisson l'inconnu demanda :

— Connaissez-vous aussi les environs de Milan ?

— Eh bien, il y a la Certosa. Vous pouvez vous passer des autres excursions. Je dirais que Milan est davantage un endroit à visiter qu'un lieu de séjour. Deux ou trois journées suffisent amplement.

— Vous ne connaissez pas Tramonta[4] ?

— Tramonta ? fit Martin, très surpris. Non. Est-ce près de Milan ?

— Il y a là d’anciennes peintures.

— Ah, sans aucun doute. Il y a tant de tableaux en Italie ! Mais cela ne fait pas partie des excursions habituelles. Vous ne pensiez pas au château de la ville de Milan, par hasard ? L’un des plafonds est attribué à Léonard de Vinci, un type très célèbre.

— Non, les peintures dont je parle sont l’œuvre de Pietro Modenese[5].

— Oh, là là ! vous en connaissez un rayon… !

Puis il s’arrêta tout net. S’y connaissait-il ? Ce type avait confondu la Galleria et le Brera. Il ignorait tout de l’Italie, mais il avait entendu parler d’un peintre obscur du Cinquecento. Martin s’adressa à sa belle-mère :

— Dites-moi, lady Borlase. Avez-vous jamais entendu parler d’un endroit appelé Tramonta ? Ce monsieur m’a posé la question.

— Oui, en effet. En quoi puis-je vous aider ? C’est un endroit charmant.

Le jeune homme la remercia et lui demanda s’il était difficile d’accès.

— Il faut compter environ une heure en empruntant un de ces tramways électriques si pratiques. J’y suis allée jadis en automobile avec mon mari. Vous savez, bien sûr, qu’il s’agit d’un château Renaissance tout petit et absolument parfait. On peut passer devant sans le voir, car des maisonnettes attenantes au domaine ont été construites en carré tout autour et à cause d’elles on ne l’aperçoit pas de la route. Il y a des douves, un pont-levis, une minuscule cour, ainsi qu’une tour d’où l’on jouit d’une vue merveilleuse sur les Alpes, qui ne sont pas loin. C’est charmant comme tout.

— Les tableaux sont accrochés dans une salle, j’imagine.

— Les fresques risquent de vous décevoir. Elles nous ont plu parce qu’elles s’accordaient si bien avec l’architecture et parce que nous aimons tout ce qui est suranné, ce qui n’est pas à la mode… Mais, vous, Martin, vous les trouveriez médiocres.

— Où sont-ils accrochés ? insista le jeune homme.

— Ce sont des fresques, pas des peintures à l’huile, corrigea Venetia, mais la précision tomba à plat.

Lady Borlase répondit que s’il voulait bien venir dans son wagon ensuite, elle consulterait son vieux carnet et lui ferait part de tout ce dont elle se souvenait. « Nous allons nous aussi en Italie dans l’espoir d’avoir un peu de soleil. » Puis on servit le plat de viande et ils mangèrent tous en hâte, l’œil fixé sur la pendule. Émettant des jets de vapeur avec une certaine impatience, le train attendait dehors, la gueule du tunnel lui renvoyant la fumée dans le nez. Ils se précipitèrent à bord et remontèrent les vitres. L’affreux air gris se mua en obscurité.

Quand ils émergèrent du tunnel, l’atmosphère était toujours grise et affreuse. Ils n’avaient pas débouché dans l’Italie du soleil. Seules les formes des montagnes avaient changé, comme si une main apaisante avait été posée sur la terre. Le tourment des strates se calma, et la végétation, les chutes d’eau, les

bâtiments, tout se mit à gagner en harmonie au lieu de heurter l'œil. Le train dévala une pente et pénétra dans un lieu de beauté propice au romantisme, mais qui peut s'en passer. La jeunesse exige la couleur et le ciel bleu, mais, à trente ans passés, Martin aspirait à l'équilibre des formes. Désir sans chaleur peut-être mais qui peut protéger du cynisme. C'est la religion d'un travailleur et l'Italie est l'un de ses sanctuaires. Quand le charme de son art et de son nationalisme aura pâli, après l'échec des derniers efforts pour exploiter son passé, les Alpes se dresseront toujours sur la pointe des pieds, prêtes à l'envol, et lorsque Bellini et Mazzini[6] seront oubliés, les Apennins répondront toujours présents de l'autre côté de la plaine lombarde. Martin y avait pénétré souvent mais il n'avait jamais éprouvé de telles sensations. Il y percevait une qualité qu'il aurait méprisée dix ans plus tôt. Comme lui-même, l'Italie avait renoncé à la sensiblerie. Elle existait grâce à la distribution des formes et des masses, indépendamment des souvenirs qu'elle évoquait. Son austère beauté était l'image d'un âge d'or en vue duquel tous les bons citoyens œuvrent de concert.

Ils passèrent devant des collines obscures et des lacs de plomb. Lady Borlase était déçue, Venetia lisait Jaurès. Le jeune homme ne tarda pas à les rejoindre, très timidement, mais décidé à tirer d'eux des renseignements sur Tramonta. Martin repéra l'endroit sur la carte et lui conseilla de louer une bicyclette ou une voiture à Milan.

— Encore une chose, intervint lady Borlase. Il se peut que vous ayez besoin d'un *permesso*.

— Un *permesso* est une autorisation, expliqua Venetia.

— À mon époque, ce n'était pas nécessaire, mais les propriétaires deviennent de plus en plus exigeants. Le propriétaire de ce château habite Milan. C'est un négociant en soieries dont le nom m'échappe. Renseignez-vous à votre hôtel ou dans l'une des bibliothèques. On vous l'indiquera.

— Laissez-moi m'en charger, dit Martin, considérant qu'il devait une politesse au jeune homme. Cela ne m'ennuie pas du tout. Je suis passé maître en chasse aux autorisations. On se donne rendez-vous quelque part, demain.

Le jeune homme accepta sans grand enthousiasme.

— Disons au centre de la Galleria, la fameuse galerie ? Pas moyen de se tromper. Rendez-vous là, demain, à dix-huit heures.

À l'autre maintenant de réagir. Il tendit sa carte à Martin, comme contraint et forcé.

— Merci beaucoup, dit Martin. Lieutenant C. P. March, lut-il sur la carte. Je m'appelle Whitby et notre hôtel à Milan est le Royal.

C'est ainsi que débuta leur amitié.

1. On dit plus fréquemment un « Wykehamiste », soit un ancien élève de Winchester College. (Toutes les notes sont de l'éditeur anglais.)

2. Le Nottingham & Derby est une compagnie de chemin de fer imaginaire, sans doute inventée par Forster pour les besoins du débat en question. On la retrouve dans *Retour à Howards End* où Margaret Schlegel investit dans cette compagnie.

3. David Lloyd George (1863-1945) fut chancelier de l'Échiquier de 1908 à 1915 et Premier ministre de 1916 à 1922. En 1911, au moment où Forster commençait à écrire *Arctic Summer*, Loyd George travaillait à l'élaboration de la National Insurance Bill, loi controversée destinée à fournir une assurance aux classes laborieuses en cas de chômage ou de maladie.

4. Tramonta est un endroit imaginaire, censé avoir pour modèle Malpaga, près de Bergame, dans l'Italie du Nord. Forster s'est peut-être inspiré du nom du vent du nord, « la tramontane ».

5. Artiste imaginaire.

6. Vincenzo Bellini (1801-1835) est un compositeur dont les œuvres ont inspiré le Risorgimento italien. Giuseppe Mazzini (1805-1872), nationaliste et patriote italien, est un des héros du Risorgimento.

2.

Martin Whitby était le fils d'un manufacturier quaker. Il était très attaché à son père et, bien que ce fût sa mère qui se chargea de son éducation, ils restèrent liés toute leur vie. Elle l'inscrivit dans une bonne école secondaire où, à la fin de sa scolarité, il obtint une bourse pour aller étudier à Cambridge. Avant de mourir, elle eut le plaisir de le voir devenir un jeune homme à la fois solide et sensible. Quoiqu'il n'ait pas grandi dans un milieu cultivé, il ne ressentait pas cette haine de la culture qu'encouragent nos *public schools*, le remède en l'occurrence étant pire que le mal. Si à dix-huit ans c'était un béotien en matière d'art et de littérature, en tout cas il n'y était pas hostile. Son esprit ayant été préparé pour recevoir la beauté, dès que les livres, la peinture et la musique le touchèrent, il se mit à fleurir.

Après la mort de sa mère il devint agnostique, mais sans déchirement. En fait, les autres s'aperçurent davantage du changement que lui-même. S'il préférait aller au théâtre plutôt qu'au temple, se privant ainsi de participer à des discussions intéressantes, il n'eut jamais l'impression d'avoir renoncé à quelque chose d'essentiel, et il pardonna à son père de lui avoir pardonné de si bonne grâce. Le gouffre entre la croyance et l'incroyance n'est pas très profond pour les êtres qui pensent que la religion est, avant tout, une tournure d'esprit pouvant venir de l'une ou de l'autre et qui n'ont pas à renoncer à un dogme ou à lutter contre le sentiment d'avoir commis un péché. Martin franchit le pas plus aisément que l'anglican ou le non-conformiste, car il subit une moindre perte (ceux-là diraient qu'il avait moins à perdre), et même s'il doutait que l'univers ait un but, il agissait toujours comme s'il en avait un. Bien sûr, il avait ses difficultés et ses tentations. Par exemple, il faillit devenir un mauvais citoyen. Quand la beauté fleurissait, il était si ébloui par le mystère de la vie qu'il ne voyait rien d'autre, et le monde lui semblait alors un gymnase où de beaux gars travaillent leurs muscles et volent de corde en corde. Mais, possédant la capacité qu'ont les Anglais de corriger leurs défauts et celle des quakers de les repérer, il se reprit sérieusement en main.

Cette crise sociale, qui s'avéra plus aiguë que la religieuse et qui fixa son caractère pour la vie, fut déclenchée par les demoiselles Borlase, les filles du

doyen de son *college* à Cambridge. Venetia étudiait à Cambridge, à Newnham College – le seul établissement de jeunes filles –, Dorothea vivait chez ses parents, qui lui réservaient une carrière plus familiale. Elles étaient toutes les deux en révolte contre leur condition. « Vive l'ordre ! » était leur cri de guerre. Elles voulaient aider à mettre de l'ordre dans le monde. Il est grand temps. L'époque des découvertes est révolue, il n'y aura plus de nouveaux pays. Il est grand temps de mettre de l'ordre dans les anciens, tous les hommes et toutes les femmes doivent participer. Le romantisme, que ce soit dans le domaine de l'action ou de la pensée, est un vestige de l'ère du désordre. Il admet l'inconnu, alors que nous avons la connaissance ou, en tout cas, nous en savons assez. Le désordre… Le mot fit mouche. Il se propagea comme une traînée de poudre dans tout Newnham, ce qui fit dire à lady Borlase qu'au fond d'elles-mêmes les étudiantes étaient toujours des chambrières. « L'art et la littérature relèvent purement et simplement du désordre ! » s'écria Venetia. À quoi Dorothea rétorqua : « Le véritable art et la véritable littérature naîtront seulement de l'ordre. » Dorothea était la plus fine des deux, mais Martin préférait Venetia. Son manque de raffinement l'attirait.

L'amour s'ensuivit, mais ce fut un amour raisonnable. Martin était l'un de ces chanceux qui ne sont pas le jouet de Dame Nature. Chez lui l'amour naissait de l'amitié. S'il n'avait pas eu de l'estime pour Venetia, il ne serait jamais tombé amoureux d'elle. Il ne savait pas ce que signifiait être tiré à hue et à dia, être écartelé entre la raison et la passion, être rouge de honte, voire crotté de boue. Il considérait ce genre de malheureuse victime comme incroyablement vulgaire et si, comme c'était arrivé une fois, il s'agissait de l'un de ses amis, il n'éprouvait plus les mêmes sentiments envers la personne. Son amour pour Venetia n'avait rien d'aventureux. Il exaltait le connu et confirmait la valeur de sa philosophie.

Lady Borlase et toutes les personnes réalistes encouragèrent le mariage qui fut célébré dès que Martin eut obtenu un poste stable. Il entra dans la fonction publique et, l'année suivante, son école de Cambridge lui offrit un poste d'enseignant, membre du conseil d'administration. Il ne s'était pas attendu à un tel honneur, mais il n'avait aucune envie d'abandonner Londres et de résider sur place. Si Cambridge était le berceau de maintes causes prometteuses, celles-ci y élisaient rarement domicile. Il fut cependant ravi d'avoir reçu cette distinction car maintenant personne ne pouvait trouver à redire à son mariage avec la fille du doyen du *college*.

La passion passa avec le temps. Pour les Whitby, comme pour tous les couples mariés, le reflux commença après quelques mois d'union et ils durent faire face à tout ce qui apparut lorsque la mer se retira. Ce fut le moment critique de leur relation. C'est avec une grande joie qu'ils virent renaître leur camaraderie d'antan, mais teintée d'une tendresse qui n'avait pas existé dans le passé. Ils avaient créé l'amour conjugal. Ils avaient résolu un problème

moderne, et, s'ils se montraient désormais un peu intolérants envers ceux qui n'y étaient pas parvenus, s'il leur arrivait d'oublier que l'argent, les sources d'intérêt extérieures et un enfant en bonne santé les avaient aidés, leur récompense était néanmoins méritée. Les luxurieux et les hypocrites ne sont jamais récompensés.

Au moment où Martin se rendit en Italie, il avait parachevé sa vie intérieure, et on pouvait le présenter comme un exemple d'homme civilisé. Grand de taille, il avait un air un rien mélancolique et une apparente timidité, trompeuse mais jamais retorse.

Le voilà donc, au cœur de l'Italie moderne, à l'endroit où se croisent les deux passages couverts de la Galleria. Ses pieds reposent sur la pierre centrale. À sa droite et à sa gauche se trouvent les transepts, tandis qu'en face de lui la nef débouche sur le ciel bleu de la place. Les *caffès* situés autour du croisement sont déserts. Pour quelque impérieuse raison ce n'est pas leur heure, tandis qu'une foule se rassemble dans la nef. Touristes, commerçants, officiers, femmes du monde, tous sirotent leur vermouth ou leur americano, ou bien attendent qu'une table se libère. D'autres traînent dans les boutiques qui proposent des photographies, du mobilier d'art, des pyjamas en soie, Dante en presse-papiers, de la littérature d'un goût douteux, des corsets et des pianos. C'est là la matière de l'avenir, encore informe et chaotique, malgré son apparence de produit fini. Si on s'en tient aux faits, voilà, en réalité, la vraie cathédrale de Milan. Martin remarqua le chaos. Si rien ne lui échappa, rien ne l'enchanta non plus.

Il fut ravi de voir s'avancer vers lui le jeune officier de la veille. Sauf en vacances, il n'avait pas de temps à perdre avec des types ennuyeux et sans originalité. Mais alors son cœur s'ouvrait à eux. Il aimait se montrer charitable, parler leur langage s'il parvenait à le découvrir, et cela sans se sentir supérieur, car c'était son comportement et non pas son caractère qui changeait. Or avec Mr March il allait faire un pas de clerc.

— Ça y est ! s'écria-t-il d'un ton joyeux. Je me suis renseigné à propos de votre *permesso* mais je ne l'ai pas encore obtenu. J'ai pensé qu'on pourrait aller le chercher ensemble maintenant.

— Ah, vous ne l'avez pas !

Le lieutenant semblait déçu.

— Nous avons fait du tourisme et, en outre, je voudrais vous proposer quelque chose. C'est en partie pourquoi j'ai attendu. Nous avons l'intention d'aller nous aussi à Tramonta… Et nous nous demandions si…

Avant qu'il ait eu le temps de terminer sa phrase, le jeune homme s'était écrié « Ah, non ! » avec une telle véhémence qu'ils rougirent tous les deux. Puis il s'excusa. Il regrettait sa réaction indigne d'un gentleman. C'était affreux.

— Oui, oui, je comprends fort bien ! s'exclama Martin, surpris et quelque peu mortifié. Bien sûr. Vous voyagez seul. Comme moi jadis. C'est seulement parce qu'il y avait une place de libre dans notre voiture et que vous auriez pu vous joindre à nous si vous le désiriez. N'en dites pas plus, mon lieutenant. Il suffira de faire établir les *permessi* séparément. Le nôtre pour demain et le vôtre pour le jour qui vous convient.

— Je ne veux pas vous déranger, désormais.

— Allons, venez ! Mais venez donc ! insista Martin en le fixant du regard. Nous allons emprunter le tramway de la Porta Magenta et cela ne prendra que dix minutes.

Le jeune homme le suivit mais sa propre sortie l'avait mis de mauvaise humeur. Ils traversèrent la Galleria et passèrent devant la cathédrale.

Elle était déjà fermée pour la nuit et dans le radieux soleil elle ressemblait à un monstre aveugle que les bons Milanais auraient décidé de conserver. Les vastes portails en bronze, l'inscription à la gloire de la nativité de Marie, la lourde façade éclatant soudain en une débauche de pinacles appartenaient aux hommes qui les avaient imaginés et non à ceux qui les contemplaient aujourd'hui. Sur la piazza, au milieu des cinémas et des tramways, s'élevait la statue du *Re Galantuomo*[1], le genre de personne que l'on comprend mieux. Son cheval fait un léger écart devant le Duomo, tandis que lui regarde la Galleria qui lui est dédiée. *A Vittorio Emanuele II. I Milanesi*. De pair à compagnon.

— Et que pensez-vous de la cathédrale ? reprit Martin. Elle est censée être absolument magnifique. Et c'est tout à fait vrai.

Il pensait aux pédants qui ont affirmé que loin d'être magnifique, elle est inesthétique, chichiteuse, démentielle, Dieu seul sait quoi encore. Le bâtisseur qui construisit cette chaîne de montagnes en marbre et plaça le pic central au milieu des hautes terres a peut-être péché contre l'art mais il a exalté la Vierge au-dessus de l'humanité.

— Êtes-vous monté sur le toit ? Il se peut que de là vous voyiez votre Tramonta. Les Alpes, en tout cas… Voici notre tramway… J'y suis monté lors de mon premier séjour en Italie, il y a près de dix ans. Il y avait davantage de verdure à l'époque, mais la Lombardie s'est merveilleusement développée. Il y a beaucoup de nouveautés : usines, logements d'ouvriers, si ce genre de choses vous intéresse. La plaine met les bouchées doubles. Dix ans de plus, et elle sera toute blanche à cause des maisons.

Aucune réaction. Martin le regarda avec bienveillance tout en pensant : « Mon pauvre garçon, quelle importance, de toute façon ? Crois-tu qu'on voulait vraiment que tu viennes dans notre voiture ou que ton refus nous vexe ? » Ils prirent le tramway et descendirent dans un quartier résidentiel de la ville, au milieu de *palazzi* modernes. Après avoir longé une large avenue, ils parvinrent à la résidence du *permesso*, franchirent un portail et débouchèrent

dans une cour où des lauriers-roses fleurissaient dans des jardinières. Ils montèrent au deuxième étage. Martin sonna et la porte s'ouvrit sur un appartement luxueusement meublé. Ils contemplèrent la Toute Nouvelle Italie, celle qui orne les contreforts des Alpes de chalets byzantins. Tout n'était que hurlements, vociférations, métamorphoses. Du papier mural jaillissaient dindons et pissenlits, la commode semblait fabriquée avec des corps de femmes et ses poignées avec leurs vêtements. Deux caryatides qui ne soutenaient rien gardaient le corridor partant du vestibule.

Le propriétaire de Tramonta se trouvait dans son *caffè* habituel, mais la servante promit de lui téléphoner.

— Avec votre permission, je referme la porte, s'excusa-t-elle.

— Faites. Je vous en prie, répondit Martin. (Elle leur ferma la porte au nez.) L'appartement est très éloquent, dit-il à son compagnon.

— Éloquent ?

— Révélateur d'un goût atroce, veux-je dire. Tramonta sera parfait dans son genre, mais ce que le propriétaire aime vraiment, c'est ça.

— Je n'ai rien remarqué de particulier.

Martin scruta son visage. Il était aussi impénétrable, aussi « aveugle » que le Duomo. Le jeune lieutenant remarquait-il, prêtait-il attention à quoi que ce soit ? Aurait-il cet air s'il devait mener ses troupes au combat ? La porte fut rouverte par une jeune fille d'une quinzaine d'années qui les dévisagea impudemment.

— Qu'est-ce que tu fais, Bettin' ? lança la servante qui téléphonait.

— Il fait si chaud… J'aère un peu, expliqua-t-elle.

Puis elle disparut entre les caryatides.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda le jeune homme.

— Elles parlaient en milanais… Il me semble qu'elle a dit qu'il faisait chaud.

— Le milanais, qu'est-ce que c'est ?

— Un dialecte. Les Milanais le parlent toujours entre eux.

— C'est dur à comprendre ?

La jeune fille revint alors, donnant une claque à chaque dindon du papier mural du corridor. « Je déteste ces volailles », lança-t-elle avant d'entrer dans le vestibule en virevoltant.

— Qu'est-ce qui lui prend ?

— Elle fait la maligne, à mon avis.

— Maria, Marietta, Mariuccia… Qu'est-ce qu'ils veulent, ces hommes ?

— Nous voulons aller à Tramonta, intervint Martin.

— Tramonta ? hurla-t-elle en se tordant de rire. Tramonta ? Je déteste Tramonta.

— Tais-toi, Bettina. Tu m'empêches d'entendre la voix du père.

La jeune fille se tut quelques instants, puis, comme si elle venait d'arriver, leur dit :

— Bonjour, signorini. Le signor Hoeppler est sorti. Voudriez-vous entrer pour l'attendre ?

— Elle nous invite à entrer, expliqua Martin. Qu'en pensez-vous ?

— Ça m'est égal. Faisons ce qui est habituel.

Martin aimait accepter les invitations, et Bettina ainsi que le décor dans lequel elle évoluait étaient loin d'être habituels. Sans cesser de se tripoter les cheveux, elle les conduisit dans un salon. Elle n'arrêtait pas de parler, et, même si elle s'adressait à Martin, elle ne quittait pas du regard son compagnon.

— Vous êtes étrangers ?

— Oui.

— Anglais ou Américains ?

— Anglais.

— Je déteste les Anglais.

— Pour quelle raison ? demanda Martin.

Mais il n'y avait aucune raison. Elle ne faisait qu'épicer fortement la conversation, à l'instar des cuisiniers médiocres.

— Vous parlez très… mal l'italien, je trouve, ajouta-t-elle.

— C'est possible, signorina. Mais avec beaucoup de sentiment, n'est-ce pas ?

Vu le ton de la conversation, sa réponse lui parut amusante, mais cela ne fit pas sourire Bettina. En fait, elle ne sourit pas un seul instant, et sous la gaieté de surface il devina la solitude, voire le désespoir.

— Votre ami, il ne parle pas l'italien, lui ?

— Pas encore.

— Alors il est très bête.

— Ah ! Est-ce pour ça que vous le regardez avec un tel intérêt ?

Sans doute cette repartie aurait-elle dû produire son effet, mais un ancien quaker n'est pas doué pour ce genre de badinage et Bettina semblait le savoir. Elle désigna la bibliothèque en criant à nouveau le nom de Tramonta. Cette fois-ci, il s'agissait d'une brochure, éditée par une société d'archéologie. Martin était en train de regarder les reproductions des fresques quand un bruit se fit entendre à la porte d'entrée, et Bettina leva la main.

— *Dio mio !* s'exclama-t-elle. Nous sommes perdus. J'entends papa.

— Perdus, signorina ? Pourquoi donc ?

— Ne bougez pas, chuchota-t-elle. Ici, vous serez en sécurité… Il n'entre jamais dans cette pièce. Ne parlez pas. Je vais aller le voir et quand il n'y aura plus rien à craindre je vous ferai sortir. Maria… Donnez-lui un pourboire…

Plus du tout agitée et souple comme un serpent, elle se coula hors de la pièce.

— Ça suffit comme ça ! s'écria Martin en lui emboîtant le pas.

Il rencontra le papa dans le vestibule et tua dans l'œuf cette grotesque intrigue.

— Ne vous excusez pas, dit d'un ton condescendant le (gros et gras) signor Hoeppler. Un grand nombre de professeurs d'art se rendent à Tramonta et viennent d'abord ici chercher un *permesso*. C'est obligatoire.

— Je déteste Tramonta, déclara Bettina d'un ton las.

Il entra dans son bureau en se dandinant comme un canard.

— Tramonta est l'un des principaux titres de gloire de la Lombardie, poursuivit-il. Beaucoup de professeurs d'art et les personnes, comme vous deux, qui s'intéressent à la peinture vont y admirer les fresques, les nombreuses fresques, les douves, le pont-levis et la tour – très ancienne –, ainsi que les appartements aux murs couverts de fresques. Mais jamais sans *permesso*. C'est absolument nécessaire. Vous arrivez sans permis et notre *fattore*[2] demande : « Où est votre *permesso* ? — Mon *permesso* ? Il en faut un ? — Oui. — Hélas, je n'en ai pas. — Alors, repartez ! »

Il les fixa d'un air farouche. Martin murmura : « Quelle chance nous avons ! », et ainsi de suite.

— Allons-nous obtenir ces trucs ? lui demanda son compagnon.

— Oh oui. Sans aucun doute.

— Vous avez de la chance, en effet. Une semaine plus tard et j'aurais été à la campagne. Ma femme, le reste de la famille, mes domestiques y sont déjà.

— Ah, vraiment ? Après le bruit de la ville, ils vont sûrement jouir de la tranquillité du château fort.

— Du château fort ? s'écria son propriétaire, très vexé. Quel château fort ? Vous voudriez que ma famille passe ses vacances du mois d'août dans la boue et au milieu des *contadini*[3] ? Quelle drôle d'idée ! Les vieilles fresques intéressent peut-être les chercheurs, mais très peu pour moi…

Ayant enfin manifesté sa véritable opinion sur les titres de gloire de la Lombardie, il arracha à un carnet plusieurs billets, puis se dirigea vers la porte d'entrée. Martin se redressa et se lança alors dans sa péroraison. À nouveau, il s'excusa, exprima sa reconnaissance et remercia le signor Hoeppler en son nom propre, en celui de son compagnon, de son épouse et de sa belle-mère. C'était un bon discours et il y prit plaisir. Le signor Hoeppler parut le trouver enfin à la hauteur, lui accorda une poignée de main et remit les *permissi* à la servante. Puis il se retira avec sa fille qui continuait à marmonner qu'elle détestait quelque chose.

— Un, deux, trois, quatre, fit Maria en comptant les billets. Quatre lires, s'il vous plaît. Une lire par personne.

— Grand Dieu ! s'écria Martin. Et, en plus, il faut casquer. C'est très révélateur, vraiment.

Il paya la somme demandée et l'appartement – ainsi que ses merveilles – se ferma à jamais pour eux.

— Cela n'est pas typiquement italien, commenta-t-il comme ils descendaient l'escalier. Mais cela n'annonce-t-il pas l'Italie de demain ? Ces Milanais m'ont vraiment l'air de paysans parvenus. Il faut que l'Italie produise une classe moyenne – c'est ce que doivent faire tous les pays qui comptent –, et le signor Hoeppler constitue sa première tentative. Elle fera mieux la prochaine fois. L'Italie n'est ni poétique, ni héroïque, ni artiste, en fait. Elle l'était jadis, et elle vit toujours sur sa réputation. De là toutes les balivernes sur les fresques, les nombreuses fresques à l'ancienne. Il s'est cru obligé d'employer ce langage, alors que tout ce qui compte pour lui, c'est le mobilier clinquant et l'argent. Ah, et cette fille ! Vous avez compris ses manigances ?

— Non.

— Elle voulait faire croire que nous étions des intrus, alors que c'est elle qui nous avait invités à entrer. Quand son père est arrivé, elle a voulu que nous nous cachions et que nous nous sauvions en donnant un pot-de-vin à la servante… Toute l'horreur de la barbarie sans une once de sa beauté. Malgré tout, c'est l'avenir. Il ne faut pas que les gens demeurent paysans, à mon avis. Rester à la campagne pour faire couleur locale, ce n'est pas une raison suffisante…

Il était content de voir si clairement le problème. L'Italie a produit la pire bourgeoisie d'Europe. Cela ne fait aucun doute. Cependant, de son point de vue, c'était un progrès sur tout ce qu'elle avait engendré auparavant. Théorisant, en dépit de son amour des faits, il imagina le destin de l'Italie. Avec son physique et sa cervelle, elle devait réussir à merveille.

Il ne prêtait guère attention à son compagnon, qui s'était révélé réellement trop revêche et ennuyeux. Mais l'exposition de sa théorie sur l'Italie fut interrompue par un froid « Veuillez m'excuser… ». Levant la tête – ils se trouvaient dans le tramway –, Martin découvrit que les yeux bleus le fixaient avec sévérité.

— Je dois vous faire remarquer, dit le jeune homme, que nous avons laissé cette jeune fille en rade.

— Bettina ? Vraiment ?

— Nous n'avons pas fait ce qu'elle nous avait demandé. Nous sommes sortis de la pièce alors qu'elle nous avait priés de ne pas bouger. Et à présent son père sera furieux.

— Il m'était impossible de lui obéir, répliqua Martin. C'était trop ridicule. Et j'espère bien que son père est furieux contre elle.

— Excusez-moi, mais nous n'avons pas été galants.

Malgré sa stupéfaction Martin ne fit pas machine arrière.

— Sans doute, mais personnellement je n'en avais aucune envie.

— Plaît-il ? Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire.

— Je veux dire que Bettina est une gamine idiote et vulgaire qui trouvait drôle de nous compromettre.

— Quel rapport avec le fait que nous l'avons laissée en rade ?

— Un rapport très étroit. Je n'ai aucune envie de sacrifier ma réputation pour ce genre de donzelle.

— Je ne suis pas d'accord.

Martin décida de lui faire la leçon.

— Par conséquent, vous seriez resté tapi dans le salon pendant qu'elle mentait à son père et vous auriez ensuite soudoyé la servante pour qu'elle nous laisse sortir…

— Je n'aime pas voir souffrir une femme.

— Moi non plus. Et surtout pas mon épouse. Cela n'eût guère été agréable pour Mrs Whitby si nous avions agi comme vous le suggérez. La galanterie a généralement son revers.

— Vous déformez tout ! s'écria le lieutenant avant de descendre du tramway, rouge de colère.

Ça ne me ressemble pas, se dit Martin. Je n'ai pas l'habitude de croiser le fer, et surtout pas avec un gamin. Mais comme je déteste cette attitude pseudo-chevaleresque ! Et Venetia l'abhorre. Cela va à l'encontre des véritables rapports entre hommes et femmes, à l'encontre de tout progrès. Pourquoi lady Borlase n'y renonce-t-elle pas ? Il faut se battre contre, car autrement… Oh, zut ! J'ai oublié de lui donner le *permesso*, et je ne sais pas à quel hôtel il est descendu. Eh bien, il viendra le chercher quand il voudra. Quel jeune idiot !

---

1. Le *Re Galantuomo* (le « roi-galant homme ») est Victor-Emmanuel II (1820-1878), premier roi de l'Italie unifiée.

2. Régisseur.

3. Paysans.

3.

L'excursion de Tramonta fut la plus agréable qu'ils aient jamais faite. Ils se la remémorèrent tous les trois comme le point culminant de leurs vacances. Tout se passa bien dès le début : l'automobile fut parfaite, le chauffeur fut parfait. À peine eurent-ils fini de lire les lettres reçues du pays qu'ils filaient entre des acacias et des plantes grimpantes sur une route splendide qui dominait la plaine de très haut, tandis que les Alpes leur faisaient face.

— Le pauvre Martin n'a reçu aucune lettre.

— Pas la moindre lettre. Pas le moindre chiffre. Le nirvana.

— Les hautes montagnes seront bientôt cachées, déclara une Venetia d'excellente humeur et inhabituellement courtoise envers la nature. Nous devons les regarder le plus attentivement possible.

— D'accord, mais dans ce cas je ne vois pas les gens, répondit sa mère. Les êtres authentiques qui travaillent dans les champs.

— Je propose qu'on fasse durer cette excursion, dit Martin. (Il se pencha en avant.) Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il au chauffeur.

— Gemelli, Aristide.

— Aristide, nous souhaitons rouler lentement.

— Je vais à la vitesse qui vous plaît, et dans la direction et pour la durée que vous voulez.

Sur ce, l'automobile ralentit avec dignité, comme un cheval de course bridé dans son élan. Car c'était l'un des jours où les Italiens ont décidé d'être accommodants. On dirait que l'ordre est télégraphié à toute la péninsule – même aux chefs de gare –, si bien que le touriste découvre qu'il reçoit tout ce qu'il demande et qu'il ne paie pas ce qu'il n'a pas reçu. Ces journées sont de plus en plus rares mais elles persistent encore, et il se peut qu'il y en ait jusqu'à la fin des temps.

— Ah, ces gens… Nettie, regarde ces enfants. Comme ils sont magnifiques ! Ils semblent appartenir à une autre race ! s'écria lady Borlase, frappée par la différence avec les citadins.

Au lieu des ouvriers milanais au teint terreux, elle voyait des hommes qui marchaient comme des rois et qui la traitaient comme une reine. Ils étaient

bronzés, heureux et francs. Certains transportaient leurs familles dans des chariots sur lesquels étaient fixés des rameaux verts au côté est, car le soleil tapait. Mais pas trop fort, parce qu'il avait plu durant la nuit, et les cours d'eau gargouillaient comme au printemps.

— Moi, je regarde les montagnes. Les hommes, je les connais par cœur, rétorqua Martin.

Monte Rosa disparaissait derrière les contreforts, les neiges de basse altitude avaient déjà fondu, et bientôt rien ne rappellerait que Dieu peut construire à si grande échelle. Les Alpes se séparaient puis se regroupaient à leur approche. L'impression qu'il s'agissait d'un mur de verre s'estompa et elles s'avérèrent faites de terre comme la plaine. Mais une terre aux teintes très délicates – diverses nuances de gris et de marron, pâles rouges et verts –, tandis qu'avec leurs épis de maïs, leurs rizières, leurs peupliers et leurs chênaies les plaines continuaient la palette des couleurs. Ici et là, quelle que soit la culture, se dressaient des tours treillissées de fer et d'acier, plus hautes que n'importe quel arbre, et jointes au sommet par des fils métalliques. Elles faisaient partie du réseau électrique de Milan et rappelaient à Martin, si besoin était, qu'à l'avenir l'homme utiliserait la nature comme il l'a fait dans le passé. Ces réseaux allaient directement des montagnes à la ville.

— Tramonta est-il encore loin ?

— Je ne m'en souviens pas, répondit lady Borlase. Ton père et moi y sommes allés il y a longtemps.

Elle se remémorait maints tendres souvenirs d'un sir Hugh simple et amical, moins éminent et moins ennuyeux qu'aujourd'hui, qui l'accompagnait en voiture jour après jour. Si son gendre lui rappelait son mari, celui-ci n'avait pas eu les opinions malsaines de Martin.

— C'était au bon vieux temps, avant qu'on s'efforce de suivre un programme surchargé. Nous nous sommes juste promenés en voiture dans la Lombardie, sans nous éloigner du pied des collines, et nous nous arrêtions quand l'envie nous prenait. Ç'a été une randonnée très heureuse et très peu rentable.

Martin parlait au chauffeur.

— Ne le distrais pas, conseilla Venetia. Il y a tant de fossés. Ah, quelle agréable journée ! Quelle délicieuse promenade en auto !

Ils venaient de s'engager sur une route secondaire qui s'enfonçait au cœur du pays. Les montagnes avaient disparu derrière les arbres et les cultures de maïs, et tout sens de l'orientation s'enfuit avec elles.

— Nous sommes enfin vraiment perdus ! déclara lady Borlase. Nettie, quelles mesures comptes-tu prendre ? Fi donc ! Ce n'est pas le moment de se délecter quand tout est si en désordre autour de nous. Netty, remets de l'ordre ! Accomplis ta mission terrestre ! As-tu oublié ce que tu as appris à Newnham ?

Hésitant entre « Oui, en effet » ou « Non, pas du tout », Venetia resta coite. Elle se contenta de sourire, et sa mère lui rendit son sourire. L'automobile envoya soudain des jets de boue et, s'amusant à pousser des cris de douleur, ses passagers distingués firent des bonds sur les coussins.

— Ça fait mal, hein ? lança Aristide. Mais nous sommes arrivés.

Sur ce, il arrêta la voiture au milieu d'une vaste clairière, mi-piazza, mi-cour de ferme.

— Non, on n'y est pas encore, répliqua Martin. Où se trouve mon château médiéval, très ancien et avec une tour ?

— Si, on y est, dit sa belle-mère. C'est bien Tramonta, je m'en souviens. Il se trouve là-dedans.

Elle désigna un mur de maisonnettes, percé d'une porte, à laquelle frappa le chauffeur. Personne ne vint ouvrir mais des renseignements furent peu à peu fournis. Le *fattore* était absent – lui seul possédait la clef –, il tentait de réparer un pont à l'autre bout de la propriété. Ce fut une scène étrange, car les habitants semblaient tout aussi incapables de sortir de leurs maisonnettes que d'y faire entrer quelqu'un. Ils hurlaient à travers les barreaux des fenêtres tandis que leurs bébés agitaient des épis de maïs. Des ouvriers agricoles entourèrent la voiture et Aristide choisit le plus propre pour servir de guide. Ravi, l'homme s'installa avec sa fourche sur le siège avant. Les voilà partis, et ils revinrent avec le *fattore* assis sur leurs genoux. Dans quel autre pays trois personnes distinguées, un régisseur, un ouvrier agricole et un chauffeur finaud mangent-ils ensemble le pain des anges ? L'Italie ne sera-t-elle pas capable de résoudre tous les problèmes si elle a résolu celui-là ?

La porte fut enfin déverrouillée et, pour Martin, la radieuse journée se teinta de romantisme. Il pénétra dans un monde à demi oublié. Il vit un château fort, merveilleux, en effet, en ce qui concernait la structure et la matière, mais qui était également le reflet d'une beauté supérieure. Où avait-il rêvé d'un tel lieu ? De vagues souvenirs de Monsalvat ou d'Asgard[1] – lui qui méprisait ce genre d'allusions ! –, de vagues réminiscences de toutes les forteresses défendues par la vertu militaire surgirent en lui comme il passait un pont-levis et pénétrait sous le porche rouge sombre. Italien dans les détails, Tramonta s'était inspiré du Nord féodal, et les briques évoquaient la chevalerie et les croisades. Dans la cour se trouvaient des fresques défraîchies datant du XVIe, mais, par un heureux hasard, elles représentaient la guerre entre la chrétienté et les Turcs et la victoire de celle-là à Lépante[2]. La touche finale ! Des cardinaux donnent leur bénédiction, des galères attaquent, des infidèles tombent par milliers dans la mer écarlate. Avec quelle ferveur elles avaient été peintes alors qu'à présent elles n'étaient vues que par les oiseaux !

— Je vais tout vous montrer, annonça le *fattore*. Je vais ouvrir toutes les fenêtres pour laisser entrer le soleil. Puis vous monterez à la tour et ensuite vous ressortirez par le pont-levis.

— Très bien. Voici les *permessi*.

Il les repoussa d'un geste.

— Ici, c'est moi le chef. Vous n'avez pas besoin de permis, car je vous conduis. Bon. Allons-y !

Tramonta était une forteresse à l'intérieur d'une forteresse de maisonnettes construites sur une ligne de défense extérieure, et par un système complexe de portes et de barrières chacune était individuellement reliée au monde. Si la disposition était plutôt rationnelle – le signor Hoeppler ne voulait pas que ses cocons servent de terrain de jeu aux petits paysans – elle créait pourtant de la magie. Le *fattore* en était fier à juste titre et il l'expliqua aux visiteurs : les hommes qu'ils voyaient par les fenêtres étaient en réalité très loin, très très loin ; personne ne pouvait entrer dans le château sans son unique clef ; même s'ils avaient du mal à le croire, ce que contenaient les salles désertes représentait des milliers de lires. Il leur montra de la soie à toutes les étapes, des légumes séchés et des tas de grains de semence, et chaque fois, comme il l'avait promis, il ouvrait les fenêtres. Ici, cavaliers, pages et dames ; là, une cité entourée de murs, merveilleusement nette ; et, plus loin, Tramonta lui-même, à l'époque de sa splendeur, avec des nymphes pour évoquer les champs et des tritons pour suggérer la mer, ainsi que des plafonds magnifiquement décorés… Le tout éclairé par une lumière provenant de carrés d'azur. Leurs pas soulevaient de la poussière et l'endroit leur parut finalement d'une fabuleuse richesse. On leur montra Tramonta non pas comme une antiquité mais comme un trésor recelant la moitié de la richesse de la Lombardie, et c'est ainsi qu'ils s'en souvinrent. Si seulement on pouvait s'en emparer et l'utiliser à bon escient ! Si on pouvait nourrir non pas Bettina et son père mais les armées affamées du Seigneur.

Les fresques n'avaient guère de valeur artistique et ce n'était que récemment que les noms des peintres – Pietro Modenese, Ignazio Malpaga et les autres – avaient été exhumés par des chercheurs. À l'époque de lady Borlase elles avaient été anonymes, ce qui était mieux ainsi, car elles semblaient avoir poussé comme du lichen sur les murs. À présent, un touriste zélé aurait pu se montrer ennuyeux car, en se fondant sur des preuves intrinsèques, il était possible de différencier les divers peintres. Mais Venetia n'était pas d'humeur à faire du zèle, et, comme ses compagnons, elle se promenait au milieu d'un halo de beauté, regardant ce qu'elle voyait, sans se démancher le cou pour découvrir ce qui était peint dans les coins sombres. Les meilleures fresques se trouvaient dans une salle du premier étage. Ils les atteignirent vers la fin de leur visite, en redescendant de la tour. La vue d'en haut avait satisfait le goût esthétique de l'ancien Martin ainsi que celui du nouveau. La forme avait épousé la couleur et, au lieu d'être au premier plan, où des gamins ineptes voudraient le placer, l'amour romantique se tenait en arrière-plan et bénissait l'union. Comme il descendait l'escalier, Martin se sentait particulièrement

heureux et compétent. Il savait qu'il était intelligent, bon, moral, énergique et qu'il était entouré d'amis semblables à lui-même. Il savait tout cela, sans affectation ni vanité. Cette vérité – car c'en était bien une – brillait dans son âme comme une étoile.

— Et maintenant, disait le *fattore*, je vais aussi ouvrir ces fenêtres.

Martin le suivit dans la pièce et la lumière tomba sur une fresque semblable aux autres. Des soldats partent au combat, à moins qu'ils ne se dirigent vers la mer pour embarquer sur les bateaux aux rames rouges. Le visage tourné vers le spectateur, ils marchent en rangs irréguliers. Si certains sont des portraits réalistes et d'autres de vagues réminiscences de Raphaël, tous plastronnent d'une façon typique de leur époque. Ils défilent devant des collines gris-marron parsemées de villageois en train de tirer au canon. Une victoire vole au-dessus d'eux et un casque romain orphelin traîne sur un coteau herbeux… Dès qu'il posa les yeux sur la fresque Martin poussa un cri de surprise.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda sa femme.

— C'est extraordinaire… Cet homme… C'est lui, l'homme du train qui a refusé de nous accompagner.

— Lequel ? fit lady Borlase. Comme c'est amusant !

— Lequel ? Eh bien, le jeune homme qui porte le bâton de commandement, bien sûr.

— Tu vois une ressemblance, Nettie ?

— Ils sont tous les deux blonds, mais, à part ça, personnellement, je ne vois pas de point commun.

— Si, si. Le caractère, l'expression…

— L'expression est tout à fait différente, mon cher Martin. Monsieur le lieutenant March, qui n'a pas trouvé notre compagnie digne de lui, est réservé, voire hautain. Or cet homme-ci est fougueux, aussi fougueux, en tout cas, qu'a pu le peindre l'artiste.

— Non. Vous avez tort. Cette fougue n'est qu'accidentelle… C'est son expression quand… (Il se tut brusquement.) C'est lui. C'est la raison pour laquelle il est venu à Milan. Entre lui et ce tableau il existe un lien… Regarde bien, Venetia.

— C'est peut-être l'un de ses ancêtres, répondit-elle tout en suivant sa mère.

— Attendez un peu… Si c'est le cas, il vivait il y a au moins trois siècles.

Venetia invoqua le mendélisme[3], et sa mère déclara avec une certaine fierté :

— La famille de sir Hugh remonte plus loin que ça. Il adore montrer son arbre généalogique, mais je croyais que vous méprisiez tous autant que vous êtes ce genre de vanités.

En ayant apprécié l'ambiance, elles sortirent de la pièce et le *fattore* s'apprêta à refermer les volets.

— Un instant, s'il vous plaît, dit Martin.

Il prit quelques notes dans son carnet afin de graver la peinture dans sa mémoire. Elle l'émouvait étrangement. Ce n'était pas l'œuvre d'un grand artiste, ni même celle d'un artiste sincère, mais le mur sur lequel elle était peinte, lui, était sincère et rayonnait à travers elle. « Très émouvant, écrivit-il. Des guerriers sur le point de se battre pour leur pays et leur foi. » Il fut stupéfié d'avoir écrit cela, car cela n'avait rien à voir avec ses critiques d'art habituelles. Une autre main aurait pu guider son crayon. Ayant dessiné l'écu accroché dans un arbre, il fit un signe et les volets furent refermés. Les guerriers et leur chef furent replongés dans les ténèbres jusqu'à ce que le signor Hoeppler accepte qu'on les montre à nouveau.

— Noir, noir comme la mort, commenta le *fattore* d'un ton joyeux. Quand il y a de la lumière, on voit. Quand il n'y en a pas…

Il fit claquer ses doigts.

— Exactement, renchérit Martin.

Car c'était le miracle de cette peinture, qu'il se soit trouvé là pour la voir. Il eût pu être à l'hôpital de Bâle, ou nulle part. Il aurait pu avoir été éjecté de l'existence. Mais il était là. Son prochain l'avait sauvé.

En vain lutta-t-il pour préserver son émotion, sachant qu'elle s'affaiblissait. Aucune véritable vision n'a jamais surgi du « ce-qui aurait-pu-arriver ». Tant qu'il resta à Tramonta la vision persista. Il ne voyait ni l'homme ni la peinture mais percevait une force sous-jacente qu'il était incapable de nommer. Cette force lui avait sauvé la vie. Elle était sur le point de déchiqueter des milliers de Turcs et de les jeter à la mer. Il n'avait jamais rien éprouvé de tel et, une fois l'émotion disparue, il ne lui resta qu'un sentiment d'ignorance et de honte.

— J'ai laissé le *permesso* de March au réceptionnaire, avec un mot, déclara-t-il. J'espère vraiment qu'il passera le prendre. Je ne pouvais rien faire d'autre.

— Si c'est l'un de ses ancêtres, il viendra le chercher, dit Venetia. C'est le genre d'homme pour qui la famille compte et qui préfère un mauvais portrait d'un ancêtre à un bon portrait de quelqu'un d'autre. Je suis ravie qu'il ne soit pas venu avec nous, il aurait risqué de nous gâcher la journée.

— Ou nous la sienne, peut-être.

Il avait envie de parler de cet homme. Il ne cherchait pas à le défendre et acceptait qu'on le critique, du moment qu'on parlait de lui, car le château lui appartenait et avait besoin de son interprétation. Martin aimait le château un peu moins que tout à l'heure. On y percevait un brin de snobisme. Ses héros étaient tous des gentilshommes luttant pour défendre les demeures de la haute société. Le château ne prêtait aucune attention aux esclaves en nage ramant sur les galères et qui furent les vrais vainqueurs de Lépante.

— Je suis dans un lieu, déclara Martin, que mon petit esprit n'approuve pas entièrement.

Venetia était d'accord, mais il est impossible de faire partager son émotion. L'âme est obligée de garder ses secrets, qu'elle le veuille ou non.

Comme il l'avait promis, le *fattore* les fit sortir par le pont-levis. Une pression du doigt, et un grand pan de mur bascula dans le vide et enjamba le fossé. Leur regard traversa la cour extérieure, passa sous un porche s'ouvrant dans la barrière des maisonnettes, et les voilà en pleine campagne, sur une piste qui avait jadis été une allée princière. Noble sortie… Ils avaient regagné le monde ordinaire. Les autres se mirent à parler des bébés des paysans, mais Martin regarda en arrière. C'était l'entrée principale, austère et héroïque, qui protégeait un riche trésor. Il s'imagina arrivant au château trois siècles plus tôt, sans doute sous la forme de quelque moine demandant l'hospitalité. Il serait bien traité, du moment qu'il restait à sa place. Mais malheur à lui s'il était outrecuidant ou hérétique ! Comme il rêvait, le *fattore* remit en marche sa mécanique. Le pont se releva avec aisance et Tramonta se referma.

---

1. Monsalvat suggère à la fois Montsalvat, montagne légendaire censée protéger le château du Saint Graal, et Montserrat, la montagne hérissée de pics dans le nord de l'Espagne, supposée avoir été fracassée au moment de la Crucifixion. Asgard est la forteresse des dieux nordiques que l'on ne peut atteindre que par le pont de l'arc-en-ciel.

2. La bataille de Lépante, en 1571, constitua la première défaite des Ottomans par les chrétiens, ce qui mit un terme à la progression de l'Empire ottoman en Méditerranée.

3. Théorie de l'hérédité formulée par Gregori Mendel (1822-1884).

4.

L'excursion se termina aussi agréablement qu'elle avait débuté. Ils se dirigèrent vers les collines et déjeunèrent sur un tertre parmi les châtaigniers. Puis ils gagnèrent directement Milan, tandis que les masses géantes se dressaient derrière eux en formation d'après-midi. Si à l'ouest les éperons étaient tapissés de fleurs, à l'est de nouvelles et délicates beautés avaient surgi et se fondaient à nouveau dans un mur cristallin. Ensuite le mur devint ceinture, ceinture suspendue entre le ciel bleu au-dessus et une brume bleue en dessous, car trop précieuse pour reposer sur la terre. Peu à peu, Milan prit forme et s'épaissit, des maisons blanches carrées affluaient de chaque côté de la voiture, comme si la marée montait, avant de se muer en une affreuse écume. Mais tant que la vue resta dégagée, les Alpes se dressèrent en toile de fond, et quand elles furent dissimulées au regard des hommes, la Madone continua de les voir depuis la flèche de la cathédrale.

Le lieutenant March n'était pas passé chercher son mot, mais par malchance, il arriva juste après eux. Venetia l'aperçut dans le hall et ils échangèrent quelques propos malheureux.

— Ah, vous voilà ! s'écria-t-elle avec son manque de tact habituel. Je sais pourquoi vous êtes venu. Je vais aller vous le chercher. Le voici. Et, dites-moi donc : est-ce votre portrait là-bas, oui ou non ?

— Mon portrait ? s'écria-t-il comme s'il avait vu un fantôme.

— Mon mari jure que c'est vous. N'est-ce pas, Martin ? Tu dis qu'il doit s'agir d'un ancêtre de Mr March.

— Ah, je n'en sais rien, murmura Martin, qui avait l'impression d'avoir été doté d'un sixième sens cet après-midi-là.

Venetia n'aurait jamais, jamais, dû faire allusion à son hypothèse.

— Comment ça ? Tu tenais tellement à ton idée. Tu disais qu'il était venu ici uniquement pour le voir. Est-ce vrai, monsieur March ?

— C'est ce qu'on m'a dit, répondit le jeune homme en la regardant droit dans les yeux.

— Un point pour toi, Martin.

Martin regardait la victime de sa femme. En fait, il avait l'impression d'être lui-même une victime. Il se sentait un peu nerveux, car March avait un sacré caractère. Il le vit s'empourprer et prendre un air dégoûté.

— On dresse un arbre généalogique de ma famille, expliqua-t-il, et on m'a demandé d'aller faire une photo de cette peinture avec mon Kodak.

— Un arbre généalogique qui est réellement généalogique peut être intéressant, rétorqua Venetia d'un ton sévère. Mais les gens ont tendance à faire tout un foin de leurs ancêtres éminents, s'ils en ont, et à passer sous silence ceux qui ne le sont pas. J'ai l'exemple de mon père. Quand il évoque sa « famille » il ne parle que de celle de sa grand-mère. Par ses autres ascendants il n'est rien et cela donne une fausse image. Martin, tu disais que les « grandes familles » n'existent pas en Angleterre. Les Anglais se sont trop mariés entre eux. Voyons un peu : si on remonte à la dixième génération, n'avons-nous pas chacun plus d'un millier d'ancêtres ? Il n'est guère probable qu'ils aient tous eu du sang bleu.

— Ces ancêtres ont pu eux-mêmes se marier entre eux, dit Martin. Un millier est une estimation exagérée.

— De toute façon, tu es d'accord sur l'essentiel.

Ayant fait sa profession de foi, elle s'assit. Le lieutenant était reparti.

— Voilà une petite épouse qui n'a aucun tact, déclara Martin en se perchant sur l'accoudoir du fauteuil de Venetia.

— Je n'ai pas manqué de tact. Je savais fort bien que ça l'agacerait. C'est vraiment très dommage que des gamins s'intéressent aux ancêtres et j'ai été ravie d'avoir l'occasion de lui ôter ces idées de la tête.

— Je suis plutôt enclin à respecter les idées des autres.

— Par mollesse, Martin. Certaines pensées sont néfastes à la communauté. S'il interprète mal le passé, comment peut-il interpréter le présent ? Qu'il s'en tienne à ses activités de militaire et d'alpiniste.

— Il s'y tient. C'est bien ce que nous lui reprochons. Je répète que c'est toute une mentalité que mon petit esprit n'approuve guère. C'est le « système Tramonta ».

— Quel qu'il soit c'est un mauvais système.

— Mais maintenu passionnément au cours des siècles.

— Ah, si pour toi c'est la passion qui compte ! Si l'on juge la valeur d'un sentiment à sa force, alors tous les meurtriers se placent immédiatement en tête de liste.

— Tout à fait d'accord. C'est pourquoi je ne soutiens pas cette théorie.

— Je ne suis pas assez vaniteuse pour penser que je dois personnellement le rendre meilleur. Mais il se peut que je l'aie fait réfléchir, et la prochaine fois qu'il rencontrera des gens comme nous, il est possible qu'ils aient de l'influence sur lui. La plupart des résultats sont obtenus indirectement. Des

pédagogues comme Dorothy[1] le reconnaissent. Ils essayent d'introduire le savoir dans la strate subconsciente de l'esprit de l'enfant.

Martin gonfla ses joues.

— Nous sommes là au cœur de mon grand désaccord avec Dorothy. Je soutiens qu'un tel savoir doit lui-même être introduit d'une manière subconsciente. Un enfant – et même un jeune lieutenant – est plus malin que vous l'imaginez, vous les maîtresses d'école. Il devine votre manège. Si vous essayez de toucher les couches profondes de son esprit sans avoir recours aux vôtres, ça ne marche pas. Un subconscient doit s'adresser à un autre. Ce qui est une façon maladroite de dire qu'il doit y avoir de l'affection.

— Une affection subconsciente ?

— Grand Dieu, je n'en sais rien. Notre langage est si terne et si froid. On devrait parler de poésie et non pas de psychologie. J'abandonne la partie.

Venetia adorait avoir à se mettre quelque chose sous la dent. Ce débat intellectuel avec son mari constitua l'apogée d'une journée très agréable. Elle se cala dans son fauteuil en rotin et se demanda lequel des deux avait raison. Si elle pouvait parvenir à une décision, cela l'aiderait vraiment à aider autrui. Le trajet en automobile l'ayant rendue un peu somnolente, elle tenta d'évaluer la force de l'orgueil familial, de placer ce sentiment dans une hiérarchie morale et de repérer la strate qui produit l'affection. Elle dodelinait de la tête et se réveilla pour entendre Martin s'écrier avec fureur :

— Venetia ! par tous les diables !

Il tenait le *permesso* dans sa main. Il l'avait ramassé, déchiré en deux, dans l'entrée de l'hôtel, où March l'avait jeté.

— Il n'a plus du tout l'intention d'y aller ! s'exclama-t-il. Nous l'avons découragé.

— J'en suis absolument, absolument désolée ! Ce n'est pas notre faute, mais je le regrette infiniment.

— Ne sois pas désolée, intervint sa mère, qu'ils avaient crue absorbée dans la lecture du journal. Vous avez eu sur lui une bonne influence et il est contrit.

— Mais que s'est-il passé, Martin ?

— Nous lui avons gâché Tramonta. Il nous déteste. Il ne s'y rendra jamais, alors que ça lui appartient.

— Il nous déteste ?

— Il devrait pouvoir nous apprécier, mais ça lui est impossible.

---

1. Dans ses révisions de 1951, Forster commença à changer en Dorothea le nom de la sœur de Venetia, mais Dorothy subsiste à certains endroits.

5.

Lady Borlase ne déterminait jamais à l'avance son programme de vacances. Elle apportait une grosse somme d'argent à un endroit propice et attendait de voir ce qui allait se passer. Cette fois-ci, cela déboucha sur un voyage en automobile. L'été était frais, l'atmosphère libre de toute poussière, et ils purent louer pour quinze jours la voiture qu'ils avaient utilisée pour aller à Tramonta, ainsi que son chauffeur. Ils suivirent la voie Émilienne jusqu'à Modène, s'arrêtant dans des villes qu'ils n'avaient pas eu l'énergie de visiter lors de leur voyage en train. Puis ils circulèrent un certain temps dans les Apennins.

Ce furent des vacances agréables quoiqu'elles n'aient pas été à la hauteur de leurs espérances. Il se mit à pleuvoir. Des défauts apparurent dans l'automobile et chez le chauffeur. Aristide fut loin d'être parfait. Il oubliait de se réveiller, n'était pas ponctuel, et – même si cela n'était pas sa faute – il boitait. Le garage ne les avait pas avertis et tant qu'il trônait en majesté sur son siège ils ne s'en étaient pas aperçus. Dès qu'il mettait pied à terre, la vie devenait pénible pour lui et lente pour eux. Ils étaient contraints de l'épargner de toutes les manières possibles, et il trouvait cela normal. Martin servait de factotum, Venetia allait chez les marchands de vin. Quant à la voiture, elle avait du mal à grimper les côtes.

Ces broutilles n'auraient pas agacé Martin s'il avait été bien dans sa peau. Mais ses nerfs avaient subi une minuscule secousse, et il n'avait de goût à rien. Les cathédrales et les villes bastionnées de l'Émilie semblaient non seulement bâties par d'autres mains mais également pour d'autres yeux. Elles n'étaient plus nimbées de romantisme, et même s'il se répétait que c'était mieux ainsi – car autrement la beauté aurait été réduite au pittoresque – il avait la nostalgie du moment à Tramonta où il avait rassemblé entre ses mains tous les fils de la félicité. La beauté peut également se réduire au décoratif – elle se meut entre deux gouffres – et ce voyage en Italie lui donnait une impression de décor de théâtre, lequel ne tire sa valeur que des événements qui se déroulent devant lui. Or, aucun événement ne survenait, voilà le hic. La secousse interne était à la fois spirituelle et esthétique, et, jour après jour, il traversait à toute vitesse un monde qui ne lui appartenait pas.

Jusqu'au moment de la crise – car il allait y en avoir une – il se rendit à peine compte que quelque chose clochait, et lady Borlase le trouva simplement un peu plus silencieux que d'habitude. Venetia ne remarqua aucun changement – elle n'était guère observatrice –, et la réflexion de sa mère la surprit. Cela se passa à Modène. Avec son flair habituel, Martin avait évité l'hôtel des touristes et les avait emmenées dans un établissement propre et majestueux, dont les clients étaient des universitaires. Débordant de gratitude, lady Borlase déclara :

— Nettie, toi et moi sommes deux jupons chanceux.

Désapprouvant ce genre de comportement chez sa mère, Venetia tenta de changer de sujet.

— Je doute que Martin ait autant de chance que nous, poursuivit sa mère. Je regrette qu'il n'ait pas de compagnie masculine.

— Que pourrait faire un homme de plus que nous ?

— Être un homme, ma chère.

— Eh bien, je ne suis pas du tout d'accord, comme vous le savez. Et Martin non plus. Il déteste ce que lui et moi appelons la « civilisation du fumoir ». Il tient autant que moi à ce qu'on n'enseigne pas à Hugo les inepties du genre « les petites filles font ceci » et « les petits garçons font cela ». Du moment qu'il aime les gens, c'est tout ce qui lui importe.

— C'est sans doute la bonne attitude, mais j'ai le sentiment qu'il serait plus heureux s'il y avait un autre homme.

— Eh bien, il y a le chauffeur. Ou voulez-vous dire un autre gentleman ? ajouta-t-elle avec une nuance de mépris.

— Dieu me garde ! mais je voulais dire un gentleman, en effet.

— Ah bon.

— Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que les promenades en voiture lui plaisent autant qu'à nous. Tu ne trouves pas qu'il n'est pas d'humeur aussi joyeuse que d'habitude ?

— Tout le monde a ses hauts et ses bas, répliqua Venetia. Il m'arrive de ne pas être d'humeur joyeuse.

Lady Borlase partit d'un éclat de rire.

— Pourquoi riez-vous, mère ?

— Pour rien, très chère Nettie.

— Je crois que vous vous moquez de moi. Ai-je dit quelque chose de grotesque ?

C'est dans ce genre de moment que lady Borlase constatait son inaltérable candeur d'âme.

— De toute façon, moi je suis joyeuse, dit-elle. Je suis une vieille commère vulgaire, et je veux que Martin soit aussi joyeux que moi.

— Je suppose qu'il pense à son travail. Je vais le lui demander.

Quand on lui posa la question il avoua que c'était bien le cas. Il avait à nouveau repris contact avec les dossiers de Whitehall et écrit mentalement une lettre énergique, tout en contemplant l'extraordinaire ménagerie de lions en pierre accroupis autour des portes de la cathédrale de Modène. C'était bien ça. Il pensait, en effet, à son travail. La constatation lui remonta le moral, et quand Venetia lui conseilla de faire de réelles vacances de ce voyage, il fut d'accord. Elle n'insista pas, cela lui paraissant peu important. Elle ne lui en avait parlé que pour faire plaisir à sa mère. Le dîner fut d'ailleurs particulièrement agréable, comme si ses nerfs s'étaient enfin rassérénés. Le repas terminé, il annonça qu'il allait emmener Aristide voir un spectacle cinématographique.

Il trouva le chauffeur dans un sombre bas-fond de domestiques. Le nettoyage de la voiture l'avait fatigué mais il était trop poli pour refuser l'invitation. Ils quittèrent l'hôtel sous une pluie battante. Comme cette histoire se passait avant l'époque des luxueux établissements spécialement conçus pour le cinéma, tout en crème et lumière électrique, qui ont surgi depuis à Modène et dans le monde entier, la séance eut lieu dans un magasin désaffecté. Le sinistre bourdonnement se nicha dans sa tête comme un insecte. L'art de l'avenir ! Sincèrement, cela ne lui plaisait pas. Craignant de paraître prétentieux, il rit, bavarda et fut récompensé par un spectacle relativement comique : une cheminée de cuisine fumait et un homme vint colmater la fente avec de la glu. Plusieurs personnes arrivèrent pour le regarder opérer mais le pot se renversa et les colla ensemble à la place. Ils tombèrent par-dessus le bord du toit, tel un cordon de chenilles. Puis les volutes de fumée tourbillonnèrent autour d'eux et ils se détachèrent les uns des autres. On était très loin des danses folkloriques de Dorothea Borlase. Si on était également très loin de l'art et de la nature, c'était quand même hilarant, et Aristide donnait des tapes sur le genou de son employeur. Vint ensuite un film sentimental. Un enfant d'origine américaine récita ses prières puis arracha son père et sa mère à une bande de desperados. Cela passa sans encombre, malgré le côté protestant de l'atmosphère. Ce fut ensuite *Les Gaietés du divorce*, médiocre ensemble de films, plein de bulles et d'éclairs, présentant le même groupe de personnages qui avaient été collés ensemble. Insidieuses déformations de la vie non unifiées par l'imagination ! Il sembla à Martin que cela devait être extrêmement néfaste et que les rêves du moraliste et du poète dégoulinaient ensemble et se résolvaient en brouillard.

Survint alors la crise.

Le film suivant était une *fantasia*. Un petit garçon s'était endormi et rêvait de fantômes. Les chaises et les rideaux s'animèrent, et quoique l'horreur fût mécanique elle sembla d'autant plus horrible à Martin. Avec une immense tristesse, il regardait la version cinématographique du monde des esprits. Elle ne possédait aucune beauté, aucun mystère. Le lavabo roula des yeux, puis ce fut le tour de l'armoire et enfin du seau à charbon. Effrayé à juste titre, le petit

garçon se leva et il y eut soudain une explosion. L'enfant et ses fantômes disparurent, et la pièce, la pièce où se trouvait Martin, se remplit de fumée. Le film avait pris feu.

Martin se retrouva dans la rue.

Comment il était parvenu jusque-là, il n'en avait aucune idée. Il tenta immédiatement de rentrer dans la salle, mais la foule se déversait derrière lui, les boiseries du couloir s'effondrèrent et les gens qui attendaient dans le vestibule fuyaient devant lui. Il fut emporté de l'autre côté de la galerie et poussé sous la pluie. Ils furent tous éjectés dans le calme de la rue comme d'une fosse de l'enfer. À travers l'arcade il voyait de la fumée et des flammes, ainsi que des visages tournoyant vers la sortie. Il tenta d'aller à contre-courant. Peine perdue. La marée montait.

— Attention ! cria-t-il en anglais. Il boite… J'ai laissé un boiteux dans la salle.

Il lutta, fulmina, son courage eût dû lui faire accomplir des miracles, mais le moment des miracles était passé et personne n'avait besoin de lui désormais. La voiture des pompiers aspergeait d'eau la grotte rougeoyante. Les seuls blessés furent victimes de la panique et, finalement, parmi les visages qui avançaient vers la sortie, Martin aperçut celui du chauffeur, qui était tout à fait indemne.

Mais c'était trop tard pour Martin. L'homme primitif en lui avait été réveillé et il ne pouvait plus l'apaiser. Il s'échappa et s'enfuit comme un criminel, secoué par des sanglots sans larmes. « Oh, grand Dieu, j'ai été lâche ! répétait-il. Grand Dieu, Tu ne peux pas pardonner ça. Tu n'as jamais pardonné ça et Tu ne le feras jamais. » Il s'arrêtait soudain, au milieu d'une rue sombre et silencieuse, et recommençait de plus belle. Il avait abandonné son invité, son inférieur qui lui faisait confiance. Il avait laissé piétiner le faible par la foule, parce qu'il avait eu peur. Lui qui croyait avoir résolu les problèmes les plus vulgaires de l'existence, lui qui avait navigué si intelligemment entre la religion, le travail et l'amour, avait été renversé cul par-dessus tête en un instant et avait à jamais perdu toute confiance en soi. Voici la cathédrale, magnifique, muette, son portail gardé par des lions. Elle n'était plus pour lui ! Il avait toujours cru qu'il était brave – comme tous les Anglais –, ne s'était jamais entraîné ni mis à l'épreuve, avait mené une vie où la bravoure n'est pas nécessaire. Dans l'armée, ou sur la mer, il eût été démasqué depuis longtemps, mais il était passé sans effort d'une position protégée à une autre, de la maison à Cambridge et de Cambridge à un poste de fonctionnaire. Il n'avait jamais été malmené par les vents violents qui continuent à balayer le monde. Il les avait crus abolis, comme à la suite d'un accord international ! Eh bien, ce soir, à la moindre rafale, au moindre souffle, il avait pris ses jambes à son cou.

Il regagna son hôtel une demi-heure plus tard. Il était toujours la même personne et ce qui restait de sain en lui devait prendre le relais et compenser

cette défaillance.

Les deux femmes étaient couchées et Venetia dormait quand il entra dans sa chambre. Il commença à se déshabiller, se regardant dans la glace d'un air sombre. Il ne tarda pas à l'appeler.

— Hello ! fit-elle d'une voix somnolente. Tu es rentré ?

— Tu sais ce qui s'est passé ?

— Ah oui… Le film a pris feu. Aristide a dit qu'il t'a vu. C'est pourquoi je n'ai pas veillé pour t'attendre.

— Tu te rends compte de ce que j'ai fait ?

Elle bâilla. Il s'assit sur le lit à côté d'elle.

— J'ai agi en lâche. Quand l'explosion s'est produite, je n'ai pensé qu'à moi-même. Je l'ai abandonné et il aurait pu être tué.

— Mais il ne l'a pas été, dit Venetia en reprenant ses esprits. Il est allé se coucher.

— Il aurait pu l'être.

— Oh, « aurait pu »…

— Crois-moi, c'est grave. J'ai été lâche, lâche…

Elle se réveilla, complètement.

— Ah, ne commence pas ! Qu'as-tu fait ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Quand il y a eu l'explosion, j'ai bousculé les gens, et je suis sorti.

— Tu veux dire que tu as perdu la tête.

— C'est ça.

— Dans une situation d'urgence, tu ne vaux rien, Martin. Ç'a toujours été le cas. Inutile de te faire du souci.

— Ç'a toujours été le cas ? Tu veux dire que tu le savais ?

— Oui. Dorothy me l'a signalé, il y a des années. Quand quelque chose surgit brusquement, tu fais un bond en arrière. Ce n'est pas de ta faute. C'est ridicule de parler de lâcheté. Tu n'y peux rien. C'est physique. Tes réflexes fonctionnent plus lentement que chez la plupart des gens, voilà tout. On peut t'arracher quelque chose de la main avant que tu trouves la volonté de la fermer, et c'est ce qui s'est passé ce soir. Si les journaux populaires appellent ça de la lâcheté, pas nous.

— J'ai de la volonté, par conséquent.

— Bien sûr.

— Mais elle se manifeste seulement dix secondes trop tard.

— En effet. Mais dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, dix secondes, ce n'est absolument pas trop tard. Dans toutes les affaires importantes de la vie, on a ce délai de dix secondes pour réagir.

Il fut impressionné, mais pas réconforté.

— Ce soir, ce délai n'existait pas, commenta-t-il.

— Il n'y avait aucune décision à prendre. Aristide est sorti aussi indemne sans toi que si tu avais été à ses côtés.

Il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Venetia, tu es vraiment femme, même si à t'entendre on ne le dirait pas. Ma chère, tout ce qui t'importe c'est de consoler, coûte que coûte, ton mari qui est un couard.

— Tu dis des bêtises ! s'écria-t-elle avec indignation. Si tu le méritais, je ne t'épargnerais pas, mais je considère que ce n'est pas le cas, et rien ne me convaincra du contraire. Sans doute te traiterait-on de lâche dans les romans et aux réunions de mères de famille, où la psychologie est conventionnelle. Mais as-tu agi lâchement durant les deux années de dispute avec mon père ? C'est ce qui compte. Selon ta conscience, as-tu fait jamais quelque chose de mal au bureau ?

— Jamais. Dans un bureau, je suis admirable.

— Et ne parle pas de ça à mère.

— Tu vois. Tu vois bien…

— Espèce d'idiot ! s'écria-t-elle en lui donnant une tape. C'est uniquement parce que, qu'il soit arrivé réellement ou qu'il ait seulement manqué de se produire, un accident la met dans tous ses états.

Penché au-dessus d'elle, il la regarda, et l'amertume de son sourire disparut. Il avait beaucoup de chance de ne pas avoir épousé ce qu'on appelle une femme féminine. Si elle avait appartenu à la catégorie des femmes dont faisait partie lady Borlase, elle n'aurait jamais oublié cette soirée, même si elle l'avait réellement pris en pitié et si elle lui avait trouvé des circonstances atténuantes. Mais Venetia oublierait l'incident, cela ne faisait aucun doute. Cela lui sortirait complètement de l'esprit, et peut-être l'oublierait-il lui aussi.

— Je suis d'accord, finit-il par dire. Ce n'était pas de la lâcheté.

Il ne pouvait pas oublier complètement, malgré tout. Si ce n'était pas de la lâcheté, c'était un regrettable défaut, et les explications de Venetia ne l'avaient pas tout à fait convaincu. Il y avait – pour reprendre ses termes – cette surprenante lenteur de la volonté. Comment accélérer le mouvement ? Il n'en avait aucune idée et elle ne pouvait pas l'aider. Malgré toute sa reconnaissance envers elle, il était conscient des limites de Venetia. La vie recelait des enchevêtrements inextricables que l'esprit bien rangé de son épouse ne pouvait soupçonner. Il y avait… Comment dire ?… Tramonta[1].

---

1. Après avoir fait une lecture des cinq premiers chapitres au festival d'Aldeburgh en 1951, Forster déclara qu'il considérait que le reste du livre était d'une qualité inférieure. Il signala également un certain nombre de problèmes présents dans le texte. À savoir : il faudrait permettre au personnage de March « d'aller et venir, sans être trop précisé », alors que le chapitre 6 le présente dans son milieu familial ; la façon dont il pourrait lier à nouveau les vies de March et de Whitby n'était pas immédiatement évidente (même si Forster présenta alors une possible solution qui est, plus ou moins, la base de l'intrigue allant du chapitre 6 au chapitre 9) ; plus grave, il n'avait pas décidé comment terminer le roman : « Je n'avais pas envisagé la suite des événements, voilà pourquoi le roman reste une ébauche. Quand il commence son récit le romancier doit toujours, à mon avis, déterminer ce qui va se passer, quel sera l'événement principal… Or, je ne peux pas vous dire ce qui se passe dans *Arctic Summer*, et même la Grande Guerre, qui éclata l'année suivante, ne me l'apprit pas. En un sens, je vois plus clairement les choses aujourd'hui car j'ai vécu jusqu'à une époque où non seulement March ne peut obtenir ce qu'il veut, mais Martin non plus. À la fin du roman, les deux hommes auraient pu se

retrouver comme deux camarades de défaite. Mais ce genre de dénouement ne m'intéresse pas. » C'est la raison pour laquelle Forster ne révisa pas le reste d'*Arctic Summer*, et le manuscrit resta inachevé.

6.

Lorsque Clesant quitta Milan, il alla passer quelques jours chez des amis en Suisse puis gagna directement le nord de l'Angleterre. Il traversa la lande tôt le matin et rentra à la maison à temps pour participer aux prières. Il salua les femmes de la maisonnée, et tout d'abord sa mère qui, blonde et austère, lui ressemblait physiquement. Vêtue de noir, mais élégamment, très mince, le port altier, elle tenait à la fois de l'abbesse et de la *grande dame*. Elle l'embrassa sans chaleur et lui annonça la présence de son oncle Arthur.

— Ah, très bien, fit-il, avant de se tourner vers ses sœurs, Olive et Joan.

— On a cru que tu ne reviendrais jamais, dit la première. L'oncle Arthur est là. Il est resté un jour de plus pour te voir.

— Pourquoi n'es-tu pas arrivé hier soir ? demanda Joan.

— J'ai raté la correspondance.

— Eh bien, on t'attendait hier soir. Lance est allé te chercher avec le dog-cart. Il est rentré très tard et il n'est pas encore levé.

— Et il a fatigué le pauvre Diamant, reprit Olive, qui, à dix-huit ans, parlait toujours avec une voix de bébé. Si bien que Diamant ne peut pas m'emmener chez les Robin pour jouer au tennis.

— Ça ne m'embête pas trop, dit Joan. On rencontre chez eux des gens qui ont mauvais genre.

— Si Lance peut s'arranger vous pourrez utiliser la voiture à deux chevaux, dit Mrs March.

— Oh, mère, la voiture à deux chevaux ! Comme ce serait charmant !

— Même si je ne vois pas l'intérêt d'aller aussi loin pour rencontrer des gens dont tu désapprouves le genre. C'est puéril. Allons réciter les prières… As-tu passé de bonnes vacances, Clesant ?

— Oui, merci. Vous êtes en bonne forme, mère ?

— Oui, merci.

— Et tout va bien ?

— Oui, autant que je sache. Olive, appelle les domestiques.

Olive sonna et un grand carillon retentit au-dessus d'eux pour avertir tous ceux qui étaient dans le jardin. Le son emplit l'étroit ravin où se trouvait la

maison et couvrit le bruit de la rivière.

— Oh, il faut que je fasse ma toilette, dit Clesant en s'éloignant.

— J'aurais attendu si tu m'avais prévenu. Olive a déjà sonné la cloche.

Un homme au visage fin, très expressif, les rejoignit.

— Salut. De retour ? fit-il en serrant la main de Clesant tout en se dirigeant vers la table.

On n'avait guère l'impression qu'il avait prolongé son séjour pour voir son neveu.

— Oncle Arthur, aucun des deux garnements n'assistera aux prières.

— Olive, ne… Oncle Arthur lit son courrier. Clesant, veux-tu monter le tien et celui de Lance ? fit Joan.

— Pas celui de Lance, dit sa mère. S'il ne peut être ponctuel, il n'a qu'à attendre. Mes lunettes… Dis-lui de prévoir d'aller chercher tes bagages à la gare. C'est lui qui s'occupe des écuries à présent.

— Et avec bonheur, dit Mr Vullamy, qui entendait toute la conversation et en modifiait le ton quand il le jugeait inapproprié. Lance sait manier hommes et bêtes avec délicatesse, mais quand il sévit, ça fait mal.

— En effet, le vieil Armstrong a été renvoyé, souffla Joan d'un ton ému.

— Le vieil Armstrong ? s'écria son frère. Eh bien, ça n'a pas dû être une partie de plaisir. Mais pour quelle raison ?

S'il devait y aller, qu'il y aille, déclara sa mère. Il prit son courrier et quitta la pièce comme les domestiques entraient. Il se sentait tout à fait heureux. Un accueil plus chaleureux l'eût dérangé car il détestait tout ce qui était insolite. Nettement conservateur et trop jeune pour avoir jamais été témoin d'une évolution ou d'un déclin, il aimait que les gens ne changent jamais et fassent toujours la même chose. C'était pour lui la preuve de leur valeur. Depuis sa petite enfance, Olive avait toujours regardé timidement par-dessus son épaule et leur mère avait toujours lu les prières sans la moindre ferveur, comme il l'entendait le faire à présent à travers la porte. Elle expliquait l'invisible. Les filles dirent « amen » musicalement, les serviteurs respectueusement, son oncle ne détacha pas les syllabes mais grogna « aène », comme cela convient à un homme et comme Clesant l'eût fait lui-même. S'en éloigner lui permettait d'apprécier d'autant plus la maison. S'il avait toujours su que le monde contenait des ennemis, les derniers mois lui avaient révélé une espèce plus déroutante : des gens qui, sans être hostiles, n'étaient pas d'accord avec lui. Il en avait rencontré en grand nombre à l'étranger, même à Aldershot, et il ne savait dans quelle catégorie les ranger. Nul doute qu'il allait bientôt réussir à les classer, mais c'était agréable de se trouver dans un endroit où ils ne venaient pas, d'entendre des cascades, de voir des rochers et des arbres dans la même position qu'auparavant et de marcher sur des peaux de bêtes abattues à la chasse par son père.

Quand il parvint en haut de l'escalier l'atmosphère changea du tout au tout. Celle où vivait sa mère ne constituait qu'une partie de son existence et l'autre surgit devant lui de façon typique. La porte de la salle de bains s'ouvrit et son frère aîné bondit dans le couloir, nu comme un ver.

— Cles ! Mort d'un gladiateur ! Voilà la pose, s'écria Lance qui était en train de préparer son diplôme de lettres classiques à Cambridge.

Il imita ensuite d'autres personnages de l'Antiquité. Il fut Laocoon, une serviette suggérant les serpents[1], ou l'Apollon du Belvédère, ou encore, une éponge sur la tête, « une dame romaine sous le règne de Titus ». Incapable de se mettre au diapason et de saisir la plupart des allusions, Clesant ne put que répéter que c'était pure folie et que les domestiques allaient monter d'une minute à l'autre, dès que les prières seraient terminées. Mais il riait trop pour que la mise en garde produise le moindre effet et il savait que si Lance se comportait ainsi, c'était parce qu'il était content de le revoir. Ils avaient beaucoup d'affection l'un pour l'autre.

— J'ai fait couler un bain. Mais tu peux le prendre. Vas-y, tu es d'une saleté repoussante. Je vais te chercher des frusques propres dans ta chambre. J'allais chercher les miennes car j'ai entendu maman à travers le plancher.

— D'accord, fit Clesant.

Mais quand il s'approcha de la baignoire, il recula, horrifié, car l'eau dégageait de la vapeur.

— Tu as renoncé une bonne fois pour toutes aux bains froids ? s'exclama-t-il.

— Exact, rétorqua Lance. Il y a plus que les gosses qui prennent des bains froids. Évidemment, tu peux pas être au courant.

— Un bain chaud en été…

La nouvelle mode le stupéfia. Ça le choquait douloureusement.

— C'est pas débilitant, je t'assure. Et j'aime bien.

— Eh bien, entre là-dedans. Très peu pour moi.

— Dis donc, Cles, reprit Lance tout en se passant l'éponge sur le corps. Ne me refais pas le coup. Ne repars pas aux prochaines vacances. Par exemple, je savais pas si je devais tailler les frênes de l'allée.

— Que voulait maman ?

— C'est là le problème. Elle m'a demandé de décider moi-même. Alors je les ai taillés et je crois qu'elle est déçue.

— Dommage qu'elle n'ait pas décidé elle-même.

— Je le regrette aussi, dit Lance avec un franc sourire. Mais elle veut que je prenne des décisions puisque je suis maintenant majeur et qu'oncle Arthur va faire de moi un fils aîné.

— Un fils aîné ?

— Espèce d'idiot, c'est une formule. Au lieu de me léguer la moitié de son fric et de te léguer l'autre moitié, il va tout me refiler, dans l'espoir que je

devienne un gentilhomme campagnard. C'est une tradition anglaise, tout à fait anglaise, tu sais. Le droit d'aînesse. De vastes domaines. Le fils cadet ne revient dans l'ancestrale demeure que de temps en temps, pour passer un week-end, mais ça suffit.

— Tu as viré Armstrong, paraît-il. T'as aussi pris ça sur toi ?

— Oui. Ne parle pas de ça pour le moment. Et oncle Arthur a en plus choisi ma profession. Je vais être éditeur et escroquer les auteurs. Par conséquent, j'aurai… j'aurai, tôt ou tard, une maison dans la capitale, et je t'inviterai à mes dîners les plus casse-pieds.

— Allez, grouille-toi ! Sors du bain et vide la baignoire.

— Ah ! En ce moment, je ne me grouille jamais. Je me prélasse dans le bain chaud et j'arrive en retard aux prières.

— Eh bien, c'est terminé, ça, maintenant que je suis de retour.

Il saisit la chaîne de la bonde et tira dessus, et même si Lance se vengea en faisant gicler de l'eau dans le fourneau de la pipe de son frère, c'est Clesant qui gagna la partie. Quand le liquide délétère se fut écoulé, il ouvrit le robinet d'eau froide et nettoya les traces laissées par l'eau du bain. Quel délice ! Aucun des bains qu'il avait fait couler dans des hôtels en pays étrangers n'arrivait à la cheville de celui-là, car ici l'eau venait de leur propre rivière.

— Mon sort en est donc jeté, poursuivit son frère tout en se rasant.

Leur mère avait décrété que la salle de bains leur appartenait et ils s'y rencontraient presque chaque jour quand ils étaient tous les deux à la maison, tandis qu'Olive et Joan devaient se contenter de brocs.

— J'obtiens mon diplôme en juin, l'année prochaine, et puis…

Il donna de grands coups de rasoir contre le monde extérieur.

— Dans ce cas, moi aussi je peux dire que mon sort est réglé.

— Non, c'est faux. Tu es à moitié endormi. Tu te réveilleras un de ces jours et…

Il donna à nouveau de grands coups de rasoir. Aucun des deux ne se demanda ce qu'il tailladait ainsi. On leur avait appris à imaginer un ennemi invisible qui se manifesterait le moment venu.

— Je sais qu'il y a énormément à faire, reconnut Clesant.

Il se sentait immature et idiot.

— Tout à fait… Et d'abord, il faut prendre le petit déjeuner. Mais tais-toi trente secondes, s'il te plaît.

Et sans autre forme de procès, il s'agenouilla à côté de la baignoire et récita ses prières. Il priait les yeux ouverts et avec le même naturel qui lui avait fait traverser le couloir dévêtu. Il récita le Notre Père, le Credo, ainsi qu'une prière toute personnelle, ce qui le troublait un peu, car, ayant déjà presque tout ce qu'il désirait, il lui arrivait de ne pas savoir quoi demander. Après un instant d'hésitation, son frère s'agenouilla également. Quand Lance était avec lui, il perdait sa timidité et ceux qui seraient enclins à critiquer la valeur de l'oraison

de Lance devraient réfléchir à cet aspect des choses. Clesant se releva plein de reconnaissance et de gratitude, plus à même de jouer son rôle dans le monde.

Ils étaient en retard pour le petit déjeuner. Leur mère ne dit rien, mais Clesant, qui n'était pas coupable de son retard, reçut une petite théière de thé tout frais alors que celui qu'on servit à Lance était trop infusé. S'il était maître des écuries, elle restait maîtresse de sa maison. Joan, qui avait un grand sens de la justice, tenta aussi de le tenir à l'écart et de pousser Clesant au premier plan. C'était à l'évidence le jour de Clesant.

— Olive, c'était gentil de sa part d'aller voir le tableau de sir Adam, pas vrai ? fit-elle.

— Ce n'est pas un tableau mais une fresque, rectifia Clesant plutôt sèchement. Je vous ai apporté une photographie, mais je ne l'ai pas vue moi-même. J'ai décidé de ne pas aller la voir.

— Ah oui ? Mais tu es allé à Milan tout exprès.

— C'est très loin de Milan. Il y a une brochure sur l'endroit qui vous en dira davantage que je ne le pourrais.

— Comme les hommes sont étranges ! s'écria Olive. Ils n'ont aucune curiosité.

— Mais pourquoi n'y es-tu pas allé ? Tu es aussi paresseux que Lance.

— J'en ai décidé ainsi.

— Joan ! s'écria son oncle.

Elle leva les yeux, à la fois ravie et un peu étonnée. Mr Vullamy ne lui adressait pas souvent la parole. Il n'était guère loquace avec les femmes, même s'il leur parlait toujours gentiment.

— Cette omelette aux champignons… Très bonne. C'est une très bonne omelette. Puis-je avoir la recette, ou est-ce un secret d'État ?

— Oh, bien sûr, oncle Arthur ! Je vais vous la donner par écrit. Ce sera tellement plus clair ainsi. Vous prenez les œufs…

Puis Olive mit son grain de sel, les deux jeunes filles se troublèrent et s'agitèrent. Dans la famille, les filles étaient inférieures en tout aux hommes. Lance intervint également, expliquant comment il préparait les omelettes à Cambridge et, en cinq ou six phrases, il prit le contrôle de la conversation. Il avait un si grand nombre d'atouts ! Grand, beau, sain de corps, généreux d'esprit, il possédait un cerveau agile et une puissante volonté, qu'il évitait de mettre en avant. Qui dit mieux ? N'est-ce pas là le type même de l'ancien élève d'une *public school* ? Soit. Mais pour ceux à qui cela ne suffit pas, Lance avait un charmant sourire désinvolte qui montait du fin fond de sa personne. À la moindre invitation, tout son être sortait en dansant, par les lèvres, les yeux et les plissements du visage. Il riait de ses propres plaisanteries et de celles des autres, de n'importe quelle idiotie. Il ne s'agissait pas d'un sens de l'humour affûté, aucun des March ne possédant cette qualité. C'était quelque chose de plus profond, proche de la passion. Le rire de Mr Vullamy, même s'il était

chaleureux quand il en avait décidé ainsi, n'était jamais exubérant. Clesant ne riait pas souvent, sa mère jamais, et les filles uniquement quand on riait d'elles. Lance était le seul à posséder la clef du cœur des hommes. À la portière de la voiture d'un train, il n'avait qu'à demander : « Dites-moi, y a-t-il une place ? » pour que tout le monde l'invite à entrer. Il plaisait aux gens ordinaires parce qu'il représentait le jeune gentleman idéal, tandis que les gens supérieurs, qui se plaignaient qu'il n'y avait rien contre lui et, par conséquent, rien en lui, fondaient devant son sourire. Un feu, qui n'était pas menaçant, brûlait en lui, et même sa mère regretta soudain de ne pas lui avoir servi du thé frais. Mais elle étouffa ce remords. Elle ne devait pas gâter son fils ou lui permettre de prendre le dessus à Monkswear.

Après le petit déjeuner, Mr Vullamy emmena ses neveux dans le jardin et interrogea Clesant sur la Suisse. Ce fut un récit terne mais Mr Vullamy avait instinctivement de la sympathie pour le terne. Autant qu'il pouvait en juger, le jeune homme croissait correctement. Il était monté dans cette cheminée-ci, avait gravi cette arête-là, pris plaisir à faire tout ça malgré la pluie, était à la fois modeste et hardi.

— L'alpinisme est bon pour les muscles et pour l'œil, déclara-t-il tout en allumant sa pipe. Et ça exige de la discipline. Je suis content que ça te plaise. Le meilleur officier, le meilleur dirigeant dans n'importe quelle profession aura en lui quelque chose de l'alpiniste. C'est un bon entraînement pour ceux qui sont appelés à commander. Ce sera malheureux pour l'Angleterre quand les hommes de votre âge abandonneront les montagnes et préféreront les balades, les randonnées à pied, ce genre d'inepties. Ça ramollit, ça ramollit. Une randonnée ne convient que pour un week-end. Charles Kingsley était contre, et il ne fait aucun doute – même si Kingsley n'était pas de taille à se livrer à un duel intellectuel avec Newman[2] – que ses opinions sont toujours foncièrement saines.

— Pourquoi désapprouvait-il les randonnées à pied, oncle Arthur ?

— Il considérait qu'elles favorisent l'introspection.

— Ça c'est fichtrement vrai ! s'exclama Lance. En tout cas, si j'en juge par mon expérience, qui est limitée, bien sûr. Le mois dernier, un socialiste a parcouru la région à pied et distribué des brochures cherchant à prouver que Dieu n'existe pas.

— Précisément.

— Quand on a la malchance d'être incroyant, le moins qu'on puisse faire, c'est garder ça pour soi.

— En effet, renchérit Clesant, qui se trouvait de l'autre côté de l'oncle.

— Heureusement que mère ne l'a pas su… Il a laissé des brochures dans tout le village… Révoltant.

Mrs March en avait entendu parler et l'avait signalé à son frère. Mais puisque cela faisait partie de leur projet que Lance devait la protéger, il l'avait

laissé se battre tout seul contre les brochures.

— J'ai pisté ce type – comme dans une sorte de rallye-papier – et je l'ai débusqué sur la colline de Bramley. « Regardez comment vous souillez notre belle région », lui ai-je dit en lui montrant une grosse liasse des brochures que j'avais ramassées sous les heurtoirs. Pourtant il avait l'air d'un type plutôt bien. Je lui ai dit que c'était de la « jalousie sociale ». Naturellement, ils ont réponse à tout.

— Qu'est-ce qu'il a répondu ? demanda son frère.

— Il a prétendu que j'étais plus athée que lui.

— On ne connaît que trop bien cette ligne de défense, murmura Mr Vullamy.

Puis, se tournant vers Clesant, dont le ressort se détendait facilement, il le remonta, comme on remonte une pendule, afin qu'il continue à parler de ses vacances.

— Quant à Tramonta, reprit Clesant, franchissant l'obstacle d'un bond, car il était sûr que son oncle se dirigeait droit vers lui, je crois que vous connaissez un certain Martin Whitby.

— En effet, je le connais en tant que gendre de sir Hugh Borlase.

— Elle était là aussi, sa femme, ainsi que lady Borlase.

— T'es-tu présenté ?

— Je me suis bien gardé de leur dire que j'avais entendu parler d'eux.

— Tu es une véritable huître, ou je ne m'y connais pas ! s'écria Lance. Tu ne dis jamais rien à personne.

— Il n'y a pas de mal à ça, affirma leur oncle. Retenir sa langue est l'une des premières règles du jeu.

— Je dois avouer quelque chose qui ne me plaît guère, poursuivit Clesant en fixant le juge suprême droit dans les yeux. C'est à cause d'eux que je ne suis pas allé à Tramonta. Je suppose que j'ai tout à fait tort mais ils ne m'ont pas plu. Ils m'ont rebuté.

Mr Vullamy resta coi, mais il était enchanté.

— Ils ont cherché à être corrects, mais ils ont dit des choses…

— Lady Borlase ?

— Non. Les deux Whitby. Ils ont découvert tant de choses sur moi que finalement j'ai décidé de ne rien leur dire. Mais ils l'ont quand même deviné.

— Que tu étais mon neveu ?

— Non. Sir Adam. Ils m'ont reconnu dans l'ancienne fresque… Whitby, en tout cas… Il a compris que c'était un de mes ancêtres… continua-t-il d'un ton inquiet. J'ai vu la photographie et il ne me ressemble pas du tout. C'était bizarre. Je me suis rendu à leur hôtel pour chercher l'autorisation de visiter l'endroit, et Mrs Whitby m'a posé la question à brûle-pourpoint, avant de déclarer que les ancêtres c'était complètement ridicule. Je me sens obligé de vous raconter tout ça.

Laissant de côté pour le moment d'autres questions, Mr Vullamy répondit :

— Whitby s'y connaît en art. Ça, c'est intéressant. Quel genre de ressemblance a-t-il trouvé ?

— Je n'ai pas attendu. J'en avais assez de tout ce bazar. Sa manière de voir les choses ne me plaisait pas, et lui n'aimait pas la mienne. J'ai bien peur qu'il se plaigne auprès de vous à Londres de mon attitude qu'il jugera indigne d'un gentleman, mais la sienne l'était aussi, à mon avis.

— C'est aussi le mien.

Clesant s'efforça de rester de marbre mais il rougit parce que son opinion était confirmée.

— Tu as démasqué une personne qui sait très bien tromper son monde. Ce n'est pas l'un de mes amis, et ce bon vieux Borlase considère, hélas, que le mariage a été une grave erreur. Il m'en a souvent parlé.

— Traite-t-il mal sa femme ? demanda Clesant avec inquiétude.

— Grand Dieu, c'est un porc si c'est le cas… marmonna Lance.

Mais ce point ne fut pas confirmé. Whitby traitait très bien son épouse, c'était de notoriété publique. Son péché était plus subtil.

— Je vais vous en parler, si vous le souhaitez, dit Mr Vullamy en jetant un coup d'œil à sa montre.

Les deux frères auraient préféré être tout seuls, mais ils ne le dirent pas, et, en fait, ils en étaient à peine conscients. Que leur oncle Arthur daigne leur parler constituait toujours un honneur insigne. Ils allumèrent donc leurs pipes.

— Whitby représente notre époque, commença-t-il d'un ton pompeux, ou ce qu'on appelle notre époque, quoiqu'elle soit en réalité plus sérieuse, Dieu merci !

— C'est répugnant, murmura Lance, toujours sur la mauvaise piste.

— Je ne pense pas que c'est ce que veut dire oncle Arthur.

— Tu as raison, Clesant, dit Mr Vullamy, à nouveau ravi. Rien d'aussi précis que ça. Il me déplaît, en fait, parce qu'il est le type même d'un genre vénéneux et qui prend de l'importance. « Vénéneux » est trop fort. L'ennui c'est que tous les termes sont trop forts. Attention, les garçons, il ne faut pas que vous répétiez ce que je vous dis, car je ne sais rien de négatif sur Whitby, qui est un fonctionnaire travailleur et honnête. Il ne me gênerait pas s'il ne propageait pas si rapidement les idées de ce genre nouveau. Il est contre la morale, mais discrètement, voyez-vous, discrètement. Contre la religion, mais discrètement. Contre la couronne et tout ce qui nous est cher, de la même façon. Le socialiste de Lance sur la colline de Bramley est franc du collier. On sait à quoi s'en tenir avec lui. Pour le pays, le vrai danger ce sont ces intellectuels sournois et non conformistes. Une bonne guerre va les éliminer, mais jusque-là…

— Oncle Arthur, intervint Lance, on vous mettra en taule. C'en sera fini de vous !

— Non, moi, je ne crains rien ! Ça, ça n'intéresse pas Whitby. Il ne lutte contre personne. Il cherche à réformer jusqu'à ce que tout soit mou et tiède. Vous êtes d'accord, n'est-ce pas ?

Clesant hocha la tête.

— Et quand il aura réformé, alors les véritables forces du mal – qu'il n'imagine même pas – débarqueront et prendront le relais. Oh, je gaspille mon temps à discuter de ce type, mais je l'ai récemment entendu exposer ses idées contre le service militaire au cours d'un débat. Il soutenait que si la nature humaine était plus faible, il n'y aurait plus de guerres. C'est pourquoi il souhaitait l'affaiblir. Cela se passait au South London Institute ; il a été fondé dans le but de former de meilleurs citoyens, mais l'ambiance est devenue socialiste[3]. Cette sorte de propos y est bien reçue. Je me suis levé et j'ai déclaré que Mr Whitby avait parfaitement raison, car si la nature humaine était plus faible il n'y aurait effectivement plus de guerres, seulement de l'envie, de la haine, de la méchanceté et un manque total de charité.

— Cet homme est sans doute un lâche, dit Lance.

Mr Vullamy n'accepta pas non plus ce jugement. Il souhaitait en outre brosser le portrait de Martin pour ses neveux. Ils allaient bientôt devoir compter avec cette tendance nouvelle et ce ne serait guère facile. Leurs jeunes yeux, formés pour ne voir que la lumière et les ténèbres, risquaient de mal la comprendre si on ne les aidait pas. Whitby n'était ni couard ni malfaisant. C'était un homme sans foi, infiniment dangereux.

— Il refusera de se battre, se plaignit-il. Ce n'est pas qu'il ne peut pas ou qu'il n'ose pas, mais il refuse. Il affirme que ce n'est pas nécessaire. Naturellement, la vie se chargera de le détromper.

— Évidemment ! Bien sûr ! s'écrièrent les deux frères d'une seule voix.

— Nier la guerre c'est nier le bien et le mal. Quand on la formule ainsi, la question est extraordinairement simple. Comme vous le savez, je publie un grand nombre de livres sur des sujets militaires. Des essais sur la stratégie, des mémoires, etc. Ainsi que pas mal d'ouvrages de théologie. La presse de gauche a décidé de s'en amuser mais, franchement, je n'ai pas compris la plaisanterie. J'aimerais bien que les autres parties de ma vie soient aussi cohérentes. (Il jeta un nouveau coup d'œil à sa montre.) Clesant, avant que j'aille rejoindre ta mère il faut que je te passe un savon. Tu n'aurais pas dû laisser les Whitby te faire renoncer à Tramonta ou leur permettre d'influer de quelque façon que ce soit sur tes projets. Parce que c'est leur manière d'opérer… Ils dégoûtent les gens. Évidemment, je devine comment ça s'est passé. Ils se sont montrés indiscrets, mais tu n'aurais pas dû te laisser faire.

Bien qu'il ne supportât pas la critique, Clesant resta coi.

— Moi j'aurais agi de même, intervint Lance.

— Alors vous auriez eu tort tous les deux, répondit Mr Vullamy d'un ton léger. Ah, ce n'est pas très grave, mais en un certain sens… Vous me suivez, les

gars ?… Les Whitby ont remporté la partie.

Le sang monta à la tête de Clesant, et il maudit ses sœurs éprises de généalogie.

— Allez, viens ! On fait perdre son temps à oncle Arthur ! s'exclama-t-il en se levant, presque impoliment. Nul doute que je me suis conduit comme un parfait idiot.

Leur oncle les regarda en souriant. Oui, Clesant se formait, acquérait cette touche de romantisme qui parachève la trempe de l'acier. Il ferait un excellent fils cadet. Il avait instinctivement débusqué l'ennemi et sa réticence à lui emboîter le pas signalait le bon sang coulant dans ses veines. Lance, ce cher Lance, on avait toujours su ce qu'il était : le joyeux chevalier qui agite son sabre en rugissant. Mais dans le maniement de la rapière (n'en n'aurons-nous pas aussi besoin à Armageddon ?) Clesant montrait des signes d'excellence.

Il partit à la recherche de sa sœur, qui comme lui était férue de bon sang, et discuta des garçons avec elle. Il n'aimait guère les discussions mais, ses visites à Monkswear étant rares, il était obligé d'aller droit au fait.

— Je fais confiance à mes fils, dit-elle calmement. Ils ne feront jamais rien dont ils auraient honte de me parler.

— Le monde est vaste, répliqua-t-il, et c'est un monde d'hommes. Mais ils ne feront jamais rien qui te déshonorerait, Sophy. Je m'en porte garant.

Elle accepta cette conclusion.

Quant aux deux chevaliers, ils chevauchaient et étaient très heureux. Une fois sortis de Monkswear, ils conquirent la pente raide et la dizaine de kilomètres de route et de lande. La vie leur apparaissait comme une longue entreprise de conquête et ils ne savaient pas que les collines et les landes sont les complices de la jeunesse et que leurs ennemies étaient encore leurs amoureuses. C'était merveilleux de se tenir sur la crête de la colline de Bramley, de voir Shaddock et de lancer : « Sus à Shaddock ! » Bientôt, l'ayant vaincu, ils foulaient Shaddock et contemplaient les monts Cheviot et la mer. On apercevait au loin un autre cavalier. Il fallait à tout prix le dépasser et entamer une course. Il fallait galoper contre le vent. Peu après, ils entendirent le magnifique aboiement des otterhounds et découvrirent la chasse aux loutres dans un détour de la rivière à leurs pieds. Ils descendirent la pente et eurent la chance d'arriver à temps pour la mise à mort, qui leur sembla un spectacle agréable. Une fois que le cadavre fut mis en pièces et qu'ils eurent aidé le petit garçon du pasteur, qui n'avait jamais assisté à une mise à mort, à recevoir le baptême du feu, ils poursuivirent leur promenade à cheval.

— Je suis content qu'on soit tombés sur ça, dit Clesant. J'ai horreur de gâcher la matinée.

Lance approuva pieusement ces propos, avant d'ajouter :

— Mais il se passe toujours quelque chose.

— D'accord. Mais une mise à mort…

Car la loutre avait, elle aussi, eu l'honneur d'être complice de la jeunesse. Sa mort donna à la matinée une splendeur toute particulière, dont Clesant se souvint des années plus tard. Ils poursuivirent leur chevauchée, animés de l'esprit chevaleresque qui purifiait la guerre médiévale, et celle d'aujourd'hui, paraît-il. Charmants pour tous, sauf pour leur dernière victime, ils ne demandaient qu'à conquérir des mondes nouveaux. Parvenus au sommet de la colline, ils tirèrent sur les rênes. Bruyère rouge violacé, tourbe noire, ciel bleu. Ils apprécièrent les lumineuses couleurs, jugeant que c'était la récompense d'un exercice salutaire, ce qui était peut-être vrai. Sautant soudain à bas de sa monture, Lance se jeta de tout son long sur le sol. Son cheval le regarda d'un air légèrement désapprobateur. Son frère aussi.

— Ankylosé ? demanda Clesant.

Il n'était pas toujours certain que Lance agît de manière convenable.

— Oh non ! Je l'ai fait exprès.

— Tu vas te mouiller.

— Mon pantalon est épais.

Mais les façons de Lance étaient séduisantes. Clesant se rendit compte que lui aussi voulait se vautrer dans la bruyère. S'il n'en fit rien, la *public school* le tenant toujours sous son joug, il mit pied à terre, attacha son cheval et s'assit dans une pose naturelle et virile sur un petit roc. Il était midi. Le silence régnait, brisé seulement par le bruissement du vent et les coups de fusil d'une partie de chasse, de l'autre côté de la vallée. Tout était brûlant et merveilleux. Clesant chercha sur lui son étui à cigarettes et tira en même temps une lettre qu'il lança à son frère.

— Que penses-tu de ça ? fit-il.

— Ah, c'est la lettre qui t'attendait ? Elle est de qui ?

— Lis-la à haute voix.

— « Hôtel Modena, Modène, Italie, le 30 août. Cher monsieur March. Je ne crois pas aux excuses, mais veuillez recevoir les miennes. Je suis vraiment désolé des ennuis que nous vous avons causés à Milan. Nous avons fait irruption – par hasard, je vous assure – dans votre vie privée et nous ne nous en sommes pas du tout extirpés avec grâce. Accordez-nous votre pardon, je vous prie. Je formule maladroitement mes excuses, sans aucun doute, mais j'essaye de me mettre à votre place et d'écrire une lettre que cela ne m'agacerait pas de recevoir. Je l'envoie à l'hôtel de Milan dans l'espoir qu'elle vous parviendra tôt ou tard. » Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

— Continue à lire.

— « Il se peut que vous vous demandiez pourquoi j'ai pris la peine de m'excuser et attendu une semaine pour le faire. Voici ma réponse : Je viens de vivre une aventure humiliante au cours de laquelle je ne dirai pas que je me suis conduit en lâche, car je ne crois pas en être un, mais où, dans une situation d'urgence, je n'ai pas été à la hauteur. En d'autres termes, si nous avions été à

la place l'un de l'autre à la gare de Bâle, vous seriez mort. Cela m'a fait penser à vous et je souhaite vous exprimer mes regrets pour notre maladresse et vous faire part de ma profonde estime. Si vous souhaitez poursuivre la relation – moi, je le souhaite – vous pourrez toujours me joindre à Gresham, Cambridge. Bien à vous, Martin Whitby. » Oh là là !

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est un peu affecté.

— Tu trouves ?

— Je n'aime pas « Accordez-nous votre pardon, je vous prie ». Ça fait efféminé. C'est aussi un peu longuet. Mais qu'est-ce qui s'est passé à Bâle ?

— J'ai évité qu'il se blesse le pied.

— J'aimerais bien savoir en quoi il s'est montré lâche. Mais, dis-moi, pourquoi est-ce tu n'as pas montré cette lettre à oncle Arthur ?

— J'aurais dû ?

— C'est évident.

— Vraiment ?

— « J'aurais dû ? » « Vraiment ? », se moqua Lance. Est-ce trop risqué de donner la moindre réponse claire ?

— Tu vois, ça s'est passé comme ça, dit Clesant en glissant avec aisance de son petit rocher. Quand je suis arrivé sur la lande, ce matin, j'ai décidé de révéler à oncle Arthur pourquoi je ne m'étais pas rendu à Tramonta s'il me le demandait. Je savais qu'il le ferait car il sait à merveille deviner quand on a raté son coup. Mais je n'ai pas pris de décision à propos de la lettre puisque je ne l'avais pas encore reçue. Une fois que je l'ai eue, je suis tombé sur toi en train de faire l'imbécile. Ensuite, il y a eu le petit déjeuner. C'est pourquoi j'ai dû agir selon l'inspiration du moment. Et, le moment venu, pour une raison idiote, je n'ai pas eu envie de la lui montrer.

— Moi, je crois que je l'aurais fait à ta place.

— Oui, je sais. J'ai été retors. C'est une situation infernale…

Il regarda la bruyère en fronçant les sourcils.

— Tu n'as pas été retors, mais tu es excessivement secret.

— C'est la même chose. Non, ce n'est pas ce que je veux dire, ajouta-t-il en reculant devant cette vertigineuse vérité. Mais je préférerais ne pas être secret non plus. Il me semble que je cache toujours quelque chose à quelqu'un.

— Moi aussi j'ai des secrets dont je ne parle à personne, même pas à toi, dit Lance d'un ton joyeux. C'est normal maintenant que nous sommes des hommes.

— Les Whitby ne m'ont pas plu et je vais la déchirer.

Sitôt dit, sitôt fait, et il regarda d'un air pensif la liasse de bouts de papier gris dans sa main. Il fallait ajouter quelque chose.

— Mais c'est une lettre pleine de gratitude. Ça c'est sûr. Et elle aurait seulement fait rire oncle Arthur. Je n'ai rien fait de particulier à Bâle. Mais

Mr Whitby en fait tout un plat. À ses dépens. Et il ferait n'importe quoi pour moi.

---

1. Selon le mythe, le prêtre Laocoon avertit les Troyens du danger que représentait le cheval de bois. Les dieux envoyèrent alors deux énormes serpents qui l'étouffèrent, ainsi que ses fils.

2. L'écrivain et pasteur Charles Kingsley (1819-1875) et John Henry Newman (1801-1890) s'opposèrent dans une série d'essais après les commentaires controversés de Kingsley sur les catholiques. La polémique culmina avec la publication de l'essai de Newman intitulé *Apologia pro vita sua* (1864).

3. Il semble que le South London Institute ait eu des liens avec le British Secular Movement [le Mouvement laïque britannique].

7.

La gratitude est un sentiment que Mr Vullamy aurait pu incarner pour les garçons, qui lui devaient encore plus qu'ils le croyaient, car il les avait nourris, corps et âme, durant les dix dernières années. Leur père était mort en Afrique du Sud au tout début de la guerre[1]. Ce fut une mort de soldat, soudaine, magnifique et coûteuse. Mr Vullamy n'ayant pas d'enfants, il vit là sa chance et décida d'établir décemment sa sœur et sa famille. Jusque-là leur vie avait manqué de dignité. Ils avaient déménagé constamment, avaient dû fréquenter des gens d'une classe inférieure et les garçons n'avaient pas de vraie maison où passer leurs vacances. Il commença par les installer à Monkswear.

La maison était petite mais le site était spectaculaire. Elle se trouvait dans un ravin à l'endroit où une rivière à truites se frayait un chemin entre deux collines. Celle qui s'élevait derrière la maison était très boisée, sur la pente serpentait une route pleine de lacets périlleux pour les voitures, ce qui rendait terrifiantes les rares garden-parties de Mrs March. La colline devant la maison – de l'autre côté de la rivière – était un véritable précipice parsemé de plaques rocheuses et de bouleaux poussant dans les crevasses. Au-dessous des écuries et de la petite prairie, le ravin se refermait, la rivière criait et cognait contre les barrières qui l'enserraient, comme si elle était de force à détruire le monde. Vu d'en haut, l'endroit avait l'air d'une tanière, ce qui enchantait Mr Vullamy. Il aimait penser à son caractère isolé et aux petits qui y grandissaient. Ils sortiraient bientôt de leur repaire, s'ébroueraient quelque peu – il était prêt pour l'ébrouement –, avant de sauter par surprise sur la proie. « Quoi ? s'exclameraient les intellectuels non conformistes. Abritons-nous encore ce genre de créatures dans l'Angleterre du XXe siècle ? » Et Mr Vullamy rétorquerait : « Oui ! Car tant que durera l'Angleterre, elles existeront. » Cet homme raisonnable ne s'attendait pas que ses neveux sauvent la société ou jouent un rôle de premier plan, mais il espérait que, grâce à ses efforts, le monde, qui en a un criant besoin, accueillerait deux hommes de bien. Ce serait là sa récompense.

La religion n'était pas absente du lieu, ce qui convenait à sa sœur. Si les moines de Monkswear et leur barrage sur le cours d'eau en étaient partis, il y

flottait toujours un parfum d'une époque d'avant la Réforme qui s'harmonisait avec ses dévotions. Depuis la mort de son mari, elle fuyait le monde et quittait rarement sa retraite, sauf pour s'occuper des pauvres. Même si ceux-ci ne l'aimaient guère, car elle gardait quelque chose du Sud de l'Angleterre dans ses façons, elle leur rendait visite malgré leurs rebuffades et participait à tous les efforts pour organiser leur vie dans leur intérêt, les pauvres faisant partie de sa vision du monde. Elle adorait sa maison – « mon ermitage », disait-elle d'un ton plaintif – et la dirigeait avec l'efficacité d'une mère abbesse, tout en prenant en compte avec sérénité et tolérance l'ardeur de la jeunesse. Elle ne regretta jamais le soleil et le vent. Il n'y avait rien de mieux au monde à ses yeux que ce cloître ombreux.

Si l'endroit plaisait aussi à Mr Vullamy, il n'aurait jamais pu y vivre. Son travail et ses goûts le conduisaient parmi ses semblables. Il avait eu une carrière intéressante : d'abord inspecteur des écoles, puis correspondant de guerre, il était à présent associé dans une maison d'édition estimable. Il faisait en outre beaucoup de travail bénévole, ce qui le mettait en contact avec toutes sortes de personnes de diverses conditions, et peu d'hommes avaient eu l'occasion de découvrir plus de milieux sociaux que lui. Mais, si « acquérir de l'expérience est un don », il n'avait tiré de la vie que ce qu'il lui avait apporté : à savoir, un profond respect des valeurs de la bourgeoisie. Il la soutenait dans ses écrits avec une extraordinaire adresse. « Soit, soit, disait-il. Nous n'avons ni poésie ni art mais nous admirons beaucoup ceux qui les possèdent. Loin de nous l'idée de nous vanter. Toutefois… » Et il parlait alors de volonté, d'honnêteté et d'un idéalisme latent. (« Fichtrement latent », tel avait été le commentaire de Dorothea Borlase.) Tout ce dont avait besoin la bourgeoisie, c'était la discipline de la guerre. Il est vrai qu'il y avait eu l'Afrique du Sud, mais c'était trop loin et l'ennemi avait été trop faible. Il lui fallait Armageddon. Ses opinions étaient cohérentes : la croyance en la coexistence du bien et du mal sous-tendait aussi bien sa vie religieuse que sa vie politique. Le bien finirait par triompher mais, pour le moment, il suffisait de fixer son attention sur la lutte. Et en attendant l'arrivée effective de l'ennemi, il réservait son courroux le plus virulent aux hommes comme le jeune Whitby, qui préparait le terrain pour on ne savait trop quoi. C'était un auteur habile quoique péremptoire et même si ses victimes se gaussaient de lui ou le traitaient de vaniteux ou d'arrogant, on constatait qu'il finissait toujours par marquer des points, et c'est tout ce qui lui importait.

Après la mort de son beau-frère, il prit également en main les études des deux garçons. Lance aurait dû devenir militaire, mais il avait une mauvaise vue, aussi est-ce Clesant qui embrassa cette carrière, et il venait de sortir honorablement de Sandhurst. Lance allait entamer sa dernière année à Cambridge, avant d'étudier le droit[2]. Quant aux filles, elles se marieraient. Elles étaient toutes les deux idiotes et, de toute façon, la véritable carrière

d'une femme c'était la maternité. Quoique marié lui-même il n'avait pas d'enfants, et il est possible que ses perpétuelles exhortations à croître et multiplier étaient dues à cette déception personnelle. Son épouse, petite femme dure et bavarde, s'occupait bien de la maison et le secondait dans toutes ses entreprises, mais c'est avec joie qu'il la quittait et se tournait vers sa sœur, une mère en Israël[3].

Cette fois-là il resta une semaine. C'étaient de vraies vacances. D'abord, il n'était jamais obligé d'être sur ses gardes. La maisonnée étant à la fois infantile et amicale, il pouvait sans crainte dire ce qu'il pensait. Par exemple, sa description du socialisme différait de celle qu'il aurait faite à un dîner londonien. Elle était simplifiée afin qu'Olive puisse s'exclamer lorsqu'il l'aurait terminée : « Mais, oncle Arthur, ils doivent être vraiment idiots ! » Très doué pour juger une situation, il constatait que la maisonnée fonctionnait exactement comme il le souhaitait. Sa sœur la dirigeait mais elle était libérée des soucis vulgaires, ses neveux donnaient un coup de main tout en gardant leur indépendance, ses nièces participaient aux tâches. Il veillait également à ce qu'ils aient de l'affection les uns pour les autres, mais la seule chose qu'il ne voyait pas, c'était la chaleur et l'intimité de la relation entre les deux frères. À cause de sa vision du monde, il ne se rendait pas compte que l'affection entre les êtres peut être parfois très intense. Les juges suprêmes n'en sont jamais conscients. Après l'épisode de la lettre, les deux jeunes gens se firent une absolue confiance. Ils s'étaient serré la main, en quelque sorte, derrière le dos de leur oncle.

Pendant cet heureux mois de septembre, Clesant évolua rapidement. Il n'aurait rien pu lui arriver de mieux. Il avait toujours eu besoin d'une idole et pour le moment il en trouva une en son frère. Du temps où ils étaient d'horribles petits garnements, ils étaient aussi proches que peuvent l'être d'horribles petits garnements, mais ensuite, pensionnaires dans deux *public schools* différentes, ils se retrouvaient rarement ensemble. C'est pourquoi ils avaient échappé à tout ce qui rend à la fois âpres et banals les rapports entre frères, et il y avait une touche de romantisme dans leurs retrouvailles. Lance exerçait l'influence la plus heureuse. Il était franc, traitait les gens d'imbéciles mais ne les raillait jamais, ne pensait jamais qu'ils se moquaient de lui, et il se comportait envers Clesant avec le naturel enseigné à Cambridge, montrant ouvertement son affection et le consultant sur tout ce qu'il entreprenait. Clesant fut réticent au début : le fils aîné manquait de dignité. Puis il céda, et le morceau de glace, qu'il avait failli transporter avec lui jusqu'à la mort, fondit.

Il regretta plus tard qu'ayant forgé un aussi merveilleux outil ils en aient fait un si piètre usage. Ils utilisaient leur amitié pour des broutilles. Fallait-il abattre d'autres frênes ? Devaient-ils emmener Olive ou Joan voir le match, ou les deux ? Ils évitaient de discuter de religion, des passions et de tous les sujets sérieux, car c'était inconvenant : un Anglais est censé se comprendre sans aide.

Il arrivait que Lance fasse allusion à certaines difficultés, mais Clesant le rabrouait, car si on commence on risque de ne jamais s'arrêter, et si Lance voulait aborder ce genre de sujet, il avait Cambridge. Apparemment, à Cambridge il y avait des gars qui pouvaient discuter à en perdre le souffle.

L'allusion la plus claire – c'était, en réalité, une ouverture évidente – fut faite juste avant qu'il ne retourne à Sandhurst. Ils s'étaient rendus sur la lande d'un ami pour une chasse mal organisée – les oiseaux étaient sauvages et les rabatteurs médiocres –, mais ils y avaient pris plaisir et, malgré la pluie, les dames du groupe les avaient rejoints en apportant le déjeuner. Ils avaient pris le thé dans une ferme, suivi d'un trajet de vingt kilomètres en voiture, à travers les gouttes.

— Je suis malheureux que tu repartes, dit Lance.

— Toi-même, tu vas bientôt t'en aller.

Après ça, ils parlèrent peu, oppressés par la sombre perspective du changement. Lance conduisait. Clesant devait calmer deux épagneuls, l'un morose, l'autre affectueux, et s'occuper des fusils. Ils commencèrent par suivre la route, puis, connaissant bien la région, ils empruntèrent un sentier qui coupait à travers champs, raccourci qui leur fit gagner près de deux kilomètres. Il y avait cependant des barrières à franchir et chaque fois que Clesant descendait, les chiens le suivaient. Mais on lui ouvrit la dernière barrière. Une jeune fille qui passait sur la grand-route les avait entendus arriver. La lumière de la lanterne éclaira un visage enserré dans un châle. Elle était jolie. Ils la remercièrent et poursuivirent leur route.

— Cles, ça t'arrive de tomber amoureux ? demanda Lance peu après.

— Dans quel sens ? Ça t'arrive à toi ? répliqua Clesant, immédiatement sur ses gardes.

— Oui. De temps en temps.

S'essayant aux badineries qu'il avait lues dans les livres, Clesant demanda :

— Et qui est l'heureuse damoiselle ? Ena Robins ? L'une des petites Brett ?

— Tu n'as pas compris, répliqua son frère en fouettant le cheval. Je ne parle pas de quelque chose de convenable. Ça devient bigrement enquiquinant.

Clesant se sentit affreusement malheureux. Il changea de sujet.

---

1. La guerre des Boers (1899-1902) où moururent des milliers de soldats britanniques. Il y eut encore plus de victimes parmi les Boers.

2. Il s'agit, à l'évidence, d'une incohérence de la part de Forster puisque auparavant Lance annonce qu'il va être éditeur.

3. « Une mère en Israël » fait allusion à la ville assiégée d'Avel Beth-Maaka, où s'est réfugié le rebelle Shèva. La ville fut sauvée quand on jeta la tête de Shèva à Joab par-dessus le rempart. (2 Samuel 20, 19)

8.

Le souvenir du séjour italien de Martin s'estompa rapidement. C'est le lot des vacances quand on vieillit. Un mois après avoir repris son travail, il avait l'impression que c'étaient les vacances d'un autre. Il avait une bonne mémoire et quand il avait le temps il se remémorait Tramonta, ou des scènes moins agréables. Cependant, au fur et à mesure qu'il prenait de l'âge, le passé et l'avenir perdaient de leur importance à ses yeux. Il fixait désormais son regard sur le fil qui glissait entre ses doigts plutôt que sur la pelote qu'il avait déjà formée ou sur l'écheveau qu'il dévidait. Jour après jour, son travail, son épouse, son enfant défilaient sous ses yeux, son épouse et son fils occupant davantage de place le dimanche. Dans une position secondaire, mais tout aussi régulièrement, passaient ses distractions, ses activités favorites et ses amis. Il les maniait tous avec adresse, sans oublier la vie de l'esprit. Pourtant tout ce qu'il faisait ou ressentait disparaissait dans un immense silence.

— Je comprends, dit Dorothea. Rien ne semble avoir la moindre importance, mais on continue à avancer, tête baissée.

— Non, tu ne comprends pas, pas du tout. Tout est toujours important, aussi important que jadis, à divers degrés. Mais quand c'est terminé, c'est terminé, et sans appel ! Ça tombe dans un gouffre où ça restera dérobé à la vue à jamais. Quand j'étais jeune, surtout du temps de ma jeunesse pieuse, quand je faisais quelque chose, quoi que ce soit, je pensais, tout ébaubi : Voilà ! j'ai réussi ! Et les célestes phalanges se mettaient à commenter mon acte, en discutaient, tandis que je poursuivais ma route et accomplissais un autre exploit. C'était exaltant. On aime être remarqué.

— Inutile de remâcher le passé, déclara sa femme. Il faut se nourrir des heures qui passent, ou affronter les conséquences.

— Comment pourrais-je éviter de m'en nourrir ? Elles s'introduisent de force dans ma gorge.

— Il souffre d'indigestion, voilà son mal, dit Dorothea.

— Martin !

La voix montait du plancher.

— Oui, mon fils ?

— Indi… Indi…

— Indien, quoi ?

— Indi… question, répondit Hugo, perdu dans le dédale du langage.

Ils rirent et il rit lui aussi, pour montrer qu'il s'était égaré pour s'amuser et non par erreur, comme un bébé.

— Indiquestion, répéta-t-il d'un ton décidé, avant d'ajouter : Martin, s'il te plaît, tu peux me tailler un crayon.

— Pourquoi veux-tu un crayon alors que tu joues au petit train ?

— Je veux faire un train.

— Mais c'est avec de l'acier qu'on fait un train, pas avec un crayon.

Venetia le regarda d'un air réprobateur parce qu'il embrouillait l'enfant.

— Le crayon fait le train sur le papier et on fabrique un train avec de l'acier…

— Et le train, qu'est-ce qu'il fait, lui ?

— Il fait voyager le crayon, bien sûr, intervint Dorothea qui en détacha un de sa chaîne de ceinture et le passa entre les fenêtres d'une voiture. Certains parents sont vraiment bêtes.

Le succès fut immense. Le bruit du train emplit la pièce.

— Vas-tu oublier cette scène dès que tu seras arrivé au bureau ? demanda-t-elle.

Elle regardait son beau-frère en souriant.

— Bien avant d'y arriver. Mais il se peut que les phalanges célestes s'en souviennent.

— Comment sais-tu qu'elles ne se souviennent plus de toi ?

— Je le sais instinctivement. Si elles se souviennent de moi, je les plains, car toutes mes pensées et tous mes actes de ce dernier mois les ennuieraient à périr. Grand Dieu, si l'on était isolé, on serait totalement inutile.

— Naturellement, dit Venetia.

— Toi, moi et Dorothy, en particulier. Nous nous sommes glissés dans de petites cellules et nous y sommes bien. Mais si on nous plonge dans l'infini ou dans la mer, ou dans quelque chose du genre, nous nous noyons.

Dorothea lui demanda pourquoi il ne se déclarait pas pessimiste, une fois pour toutes.

— Parce que je garde, répondit-il très simplement, cette vision de la forme. Un point c'est tout. C'est toi et Nettie qui me l'avez montrée, il y a des années de cela.

— La forme dans la civilisation telle qu'elle est, ou telle qu'elle sera ?

— Telle qu'elle sera. Ce que je fais dans ma petite cellule à la Trésorerie contribue à son édification.

— Et si ce que tu bâtis, moi je le détruis, dans ma petite cellule au Conservatoire ou ailleurs ?

— Tu ne fais pas ça. Dans ma vision tu ne fais pas ça.

— Je suis d'accord avec Dorothy, dit sa femme. Ça ne sert à rien de se rabattre sur des visions. Entre le militarisme et le snobisme, il y a déjà des centaines de gens tout prêts à détruire ce que nous sommes en train de construire. Si seulement on pouvait fuir les gens ! Si seulement ils pouvaient ne rien faire du tout, nous aurions une chance. Prenez, par exemple, les sociétés contre le droit de vote aux femmes. Dès qu'elles constatent que nous avons recueilli des fonds, elles rendent visite à toutes les vieilles dames…

Tandis qu'elle parlait son mari quitta discrètement la pièce.

— Il est trop visionnaire, affirma-t-elle.

— De notre point de vue, certes. Il n'y a jamais eu de visionnaires dans la famille.

Elle se dirigea vers le piano.

— Tu ne veux pas qu'on débarrasse ?

— Non. Un type doit m'apporter une nouvelle version. Il faut que j'essaye celles-ci.

Elle se mit alors à chanter une chanson folklorique à la façon d'une musicologue. Elle avait déjà recueilli une demi-douzaine de versions du morceau.

Ah, il sifflait et elle chantait, elle…

— Qui sont « il » et « elle » ? demanda Venetia, en regardant par-dessus l'épaule de sa sœur.

— Joseph et Marie. Celle-là vient de Hereford. Écoute un peu. Celle-ci vient du Kent.

Il sifflait et elle chantait, elle.
Et toutes les cloches de la terre sonnaient
Pour fêter du Christ la nativité
Le matin de Noël.

» Et maintenant celle du Wiltshire. Le ton est rustique. « *Oh, il si…* »

— Elles me paraissent toutes très semblables, dit sa sœur.

Elle quitta la pièce en emportant la vaisselle du petit déjeuner. Dorothea ouvrit son carnet, le compagnon de ses nombreuses randonnées à travers la campagne, dans lequel elle recueillait des chansons anglaises. Son enthousiasme, discret mais constant, l'avait conduite dans des lieux étranges et parmi des hommes rudes. On pouvait lire dans le carnet ce genre d'indications : « Mr Lodge, Imber, dans les collines du Down. Seulement quand il est saoul », « Mrs Tarr, asile des pauvres de Blanford ». Certaines strophes étaient impubliables. On allait séparer le bon grain de l'ivraie. Tout ce qui était beau et pur – et ce n'était pas ça qui manquait – allait être trié et resemé. En d'autres

termes, les chansons pourraient être enseignées à l'école, aux petits-enfants de ceux qui les avaient apprises inconsciemment. Telle était la mission de miss Borlase, mission à laquelle elle avait l'intention de consacrer sa vie. Elle passerait les quatre années suivantes à collecter des chansons. Chaque année il en resterait moins à recueillir, d'une part parce que ses collègues exploraient le même domaine, et, d'autre part, à cause de la mort des anciens. Dans quatre ans, elle enseignerait ou ferait les démarches en vue d'enseigner. En ce moment les chants et les danses folkloriques étaient à la mode – les dames de Londres aimaient présenter ce genre de spectacle à leur « jour » –, mais Dorothea s'attendait que dans quatre ans survienne le reflux. Elle devait franchir cette étape et sauver alors cette activité du trépas, ou de la vulgarité.

À dix heures la sonnette retentit.

— Le voici ! lança-t-elle à sa sœur, qui en terminait avec sa besogne dans la cuisine. Je vais ouvrir. Prie le ciel qu'il ne soit pas couvert de puces.

Hugo lui saisit la main et ils coururent dans le couloir, persuadés de trouver un vieux laveur de carreaux de Pimlico qui, dans sa jeunesse, avait salué le lever du soleil en chantant sur la colline du Wrekin. Ah non, c'était un gentleman. Dorothea se rembrunit. Il voulait voir Mr Whitby.

— Il est au bureau… Venetia ! Martin va-t-il rentrer déjeuner ?

— Oui, répondit sa sœur, avant d'apparaître dans le vestibule. Ah, comment allez-vous ? fit-elle. Je me rappelle vous avoir vu à l'étranger. Que se passe-t-il ?

— Est-ce que je ne pourrais pas le voir maintenant ?

— Ce sera difficile. Est-ce important ?

— Oui.

Il tenait un télégramme à la main.

— Tante Dolly, pourquoi est-ce qu'il ne chante pas ? demanda Hugo.

— Voulez-vous lui téléphoner à la Trésorerie ?

— J'aurais préféré lui parler. Je sais qu'il enseigne à Gresham, et il pourrait peut-être m'expliquer ça. C'est mon frère qui me l'a envoyé. (Il tendit le télégramme et elles lurent :) « Renvoyé cet après-midi. Soutiens-moi. Lance. »

Venetia le replia et le lui rendit.

— Je ne pense pas que mon mari puisse vous aider, dit-elle. Il ne réside pas à l'université et la discipline n'est pas de son ressort.

— Il y a eu une erreur, que je veux corriger le plus vite possible. Mr Whitby m'a écrit une lettre dans laquelle il me disait qu'il serait toujours prêt à m'aider.

— Ah, je n'étais pas au courant.

— Comment s'appelle votre frère ? s'enquit Dorothea.

— March.

— Ah, bien. J'ai dansé avec lui. Évidemment que c'est une erreur.

— Que dois-je faire, dites-moi ? s'écria-t-il en se tournant vers elle. J'ai reçu le télégramme ce matin à Sandhurst. Je veux régler cette affaire au plus tôt.

Elle se dirigea vers le téléphone.

— Je vais appeler mon père. Ce sera le plus simple. Inutile de perdre son temps à contacter Martin.

Tandis qu'elle attendait le standard des appels interurbains elle poursuivit :

— Je crois qu'il vous fait marcher.

— Ah, vous le connaissez bien ! s'exclama Clesant. Alors il ne faut pas appeler votre père.

— Oh, ça ne me gêne pas de le faire marcher, à son tour. Ça lui fait du bien. Votre frère m'a plu et j'ai aimé sa façon de danser.

— Il n'est guère apprécié comme danseur. Il est trop gauche, répondit Clesant en souriant.

— C'est ce que disent les gens, parce qu'ils aiment qu'un homme danse de l'extérieur, alors que moi j'aime qu'il danse de l'intérieur. Ça ne sert à rien que les pieds soient bien placés si le cœur ne l'est pas. Il danse comme dansaient les hommes avant qu'on les enferme dans les salles de bal et que la joie disparaisse.

— Je lui ferai part de vos propos.

— Je le lui ai dit moi-même… Pouvez-vous lui cacher quelque chose, vous ? Moi je n'ai pas pu.

Elle plut immédiatement à Clesant. Bien qu'il n'ait jamais rencontré quelqu'un comme elle, elle ne le rebutait pas.

— Pourquoi est-ce que ce gosse n'arrête pas de me demander de chanter ? demanda-t-il en désignant Hugo.

— Chantez-lui quelque chose et peut-être qu'il vous fichera la paix.

Il posa la main sur la tête de l'enfant et la secoua légèrement.

— En fait, j'attends un vieil homme et il pense que c'est vous. Je recueille des chansons folkloriques.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elles sont belles… Voici votre appel… Je vous enverrai des billets, à vous et à votre frère, pour mon prochain récital, si ça vous intéresse. (Elle prit le récepteur et il l'entendit dire :) La résidence du doyen de Gresham ?… Miss Borlase… Je voudrais parler au doyen. (Il y eut un silence.) Bonjour, père… J'aimerais savoir si un étudiant du nom de March a été renvoyé… Ah oui ?… Pour quel motif ?… Eh bien, son frère est ici. Voulez-vous le lui dire ?… Tenez, essayez de le savoir, dit-elle en tendant l'appareil à Clesant. Mon père refuse de me le dire.

— Est-ce vrai ?

— Apparemment.

Ils se regardèrent, le visage impassible.

C’était la première fois que Clesant se servait d’un téléphone et toute sa vie il eut l’impression d’entendre par hasard ce qui se passait en enfer. Supposant qu’il devait parler fort pour que sa voix porte jusqu’à Cambridge il lança avec vigueur :

— Je veux savoir si c’est vrai à propos de mon frère.

À l’intérieur de sa tête, un vieux polichinelle répondit :

— Inutile de crier comme ça. Ce n’est absolument pas nécessaire.

Le bourdonnement continua, au milieu duquel gisaient des cadavres de mots.

— Parlez plus fort, parlez plus fort ! lança Clesant, incapable de comprendre qu’il parlait à un homme vivant et à un DCL[1].

— Après une réunion extraordinaire du conseil de discipline, poursuivit Polichinelle.

— De quoi l’accuse-t-on ?

— Des surveillants, membres du conseil de discipline… l’ont trouvé hier soir… déshonorable.

— Ah, vraiment ! fit Clesant en haussant le ton à nouveau et en posant sa main libre sur sa hanche. Vous avez beau jeu de me dire ça dans l’appareil, mais oseriez-vous me le répéter en face ! Mon frère ne peut commettre un acte déshonorant. Je ne sais pas qui a lancé ce mensonge, mais c’en est un et je vais provoquer en duel le coupable. Qui sont vos surveillants ? Pourquoi ne choisissez-vous pas des gentlemen ?…

Il abaissa le récepteur et l’enfer disparut. Il était de retour dans un appartement londonien en compagnie de deux femmes et d’un mignon petit enfant. Il fut horrifié à l’idée qu’il ait pu dire quelque chose susceptible d’avoir blessé leurs oreilles et dans son trouble il pensait qu’ils avaient également entendu Polichinelle.

— Qu’est-ce que je fais de ça ? murmura-t-il.

— Raccrochez-le, si vous en avez terminé, expliqua Dorothea.

— Il a l’air d’avoir très chaud, dit Hugo.

— Monsieur March, allez-vous vous rendre à Cambridge ?

— Oui. Sur-le-champ.

— Eh bien, emmenez mon beau-frère avec vous. Il est libre. On est samedi.

— On peut toujours le lui demander, ajouta Venetia, qui avait espéré l’emmener au « jour » d’une dame.

Dorothea était à nouveau en train de téléphoner et, en moins d’une minute, elle avait pris toutes les dispositions.

— Il faut régler l’affaire sans plus tarder, leur dit-elle. On ne peut le laisser quitter Cambridge dans le déshonneur. Même s’il est, en fait, rappelé une heure après. Faites confiance à Martin. Dites-lui tout. Il est très très doué pour dissiper les malentendus. Et rappelez-moi au bon souvenir de votre frère.

Il était trop ému pour parler. Il n'avait jamais reçu un accueil aussi chaleureux de la part d'une femme et pour la remercier il fit le premier beau geste de sa vie. Il posa la main sur la tête de Hugo et ses lèvres sur sa main. Quand il fut parti Dorothea s'écria :

— Qu'a entendu père de cette dernière déclaration ? Je suppose qu'il a raccroché dès le début. Ah, s'il pouvait l'avoir entendue jusqu'au bout !

— De quoi s'agit-il ? Je n'ai toujours pas compris. À part que quelqu'un ne s'est pas comporté en gentleman.

— Mère va nous l'apprendre. Appelons-la !

Peu après on entendit la voix de lady Borlase, déshumanisée mais compréhensible. March et deux autres étudiants allaient être renvoyés. C'était affreux pour l'université.

— Plus affreux pour l'université que pour les trois étudiants, commenta Dorothea. Combien de temps encore l'université de Cambridge va-t-elle agir comme si elle détenait la clef du paradis et de l'enfer ? Imagine cette sorte d'écart de conduite traitée avec une telle gravité par une université étrangère. Imagine Paris, Bonn ou Bologne détruisant pompeusement et définitivement la vie de trois jeunes hommes ! On les boycotterait, et cela arrivera à Cambridge quand l'Angleterre reprendra ses esprits.

— Il est nécessaire de maintenir la discipline, dit sa sœur.

— Ah oui. Tu as épousé un prof.

— En tout cas, lui et moi on est d'accord sur ce point.

— Oui. Mais Martin a le sens de la justice – de manière presque surhumaine, en fait –, et il veillera à ce que les March ne soient pas floués. Si quelqu'un peut retenir père et toute l'université, c'est bien lui.

— Dorothy, pourquoi as-tu déployé tant d'efforts pour régler cette histoire ?

— Parce que je suis tombée amoureuse du jeune étudiant au cours d'un bal.

La nouvelle fut reçue avec calme. Dorothea racontait toujours qu'elle tombait amoureuse. Elle voulait seulement dire que Lance ne lui déplaisait pas et elle aurait pu dire la même chose de Clesant. Par de telles exagérations, elle contrebalançait les affirmations de milliers d'autres jeunes filles qui déclarent qu'elles ne tomberont amoureuses que le jour où elles seront aimées. Quand elle était plus jeune, Venetia avait eu la même attitude. Mais c'était une dame à présent, et elle ne se montrait audacieuse que lorsque le devoir l'appelait.

Pendant qu'elles bavardaient le laveur de carreaux arriva. Il fut décevant. Il ne connaissait aucune chanson folklorique, mais décida de chanter une ballade à propos de sa mère et de la félicité, et elles eurent beaucoup de mal à s'en débarrasser. Ensuite Dorothea joua du Pergolèse pour décourager toutes les interruptions.

[1]. Le diplôme de Doctor of Civil Law – docteur en droit civil – est décerné par l'université d'Oxford aux diplômés de l'université, auteurs de publications, et également aux docteurs honoris causa.

9.

Ils se rencontrèrent à la gare et, du côté de Martin, avec plaisir. C'est toujours agréable d'avoir gagné la partie, et sa lettre, qu'il regretta d'avoir écrite dès qu'il l'eut envoyée, avait, en fin de compte, atteint son but. Il était étrange qu'il se soucie du jugement d'un gamin sans intérêt, mais il est de toute façon étrange qu'on se soucie du jugement de quiconque. En outre, il sentait derrière le jeune March une grande force qu'il voulait identifier. Il souhaitait ardemment être bien vu de lui et lui venir en aide.

Il prit la situation très au sérieux. Quels que soient les défauts de son beau-père, la précipitation n'était pas l'un d'eux. Autrement dit, ou Lance était coupable ou il lui serait impossible de prouver son innocence. Lui-même très strict en matière de discipline, Martin niait qu'une institution puisse être dirigée selon les principes de Dorothea. Toutefois, comme elle le reconnaissait, il avait également un sens surhumainement aigu de la justice. Il essaierait donc de trouver la voie du moindre mal.

Clesant avait envoyé un télégramme à son frère pour lui annoncer qu'il venait laver sa réputation. Si Martin ne vit pas le télégramme, il en devina la teneur d'après leur conversation. Il s'efforça d'introduire des nuances dans l'esprit du jeune homme, où tout était ou tout noir ou tout blanc, mais ce ne fut pas tâche facile.

— Il ne faut pas être trop dur avec les autres, expliqua-t-il. Tout le monde peut commettre une erreur.

— Il ne s'agit pas d'une erreur, monsieur Whitby. C'est un complot.

— C'est peu probable. Les complots sont rares de nos jours. Je travaille dans la fonction publique, censée être un foyer d'intrigues, et je vois beaucoup de malentendus, mais très peu de complots. Vous ne pouvez pas imaginer que les autorités de l'université ont une dent contre votre frère.

— Je ne vois pas pourquoi ce serait impossible. À l'école, un professeur avait bien une dent contre lui.

— Je ne peux, bien sûr, juger que selon ma propre expérience, mais je n'ai jamais détesté personne et, autant que je sache, personne ne m'a jamais détesté.

Considérant avoir donné à son compagnon autant de propos lénifiants qu'il pouvait avaler, il se plongea dans la lecture du *Saturday Westminster* – l'Incorruptible vert de mer[1] ! –, jetant de temps en temps un coup d'œil par-dessus les pages. March fumait et ses yeux étaient très bleus. Il pouvait détester et imaginer qu'on le détestait. Martin s'étonna qu'on puisse trouver séduisante une telle tournure d'esprit. Si on la désapprouvait et si on n'avait sincèrement aucune envie de l'imiter, on souhaitait cependant devenir l'ami de son possesseur, qui serait ainsi une sorte de trophée… Bizarre ! Il pourrait aider Martin à affermir sa volonté.

Même s'il se moquait de Cambridge Martin aimait y passer un week-end, et il se sentit grotesquement important quand leur fiacre s'arrêta devant le portail latéral de Gresham et que le concierge sortit en courant de son étouffante tanière de pierre en portant la main à son chapeau. Après tout, professeur et gendre du doyen, il détenait quelque autorité dans cette institution. Il envoya sa valise à la résidence du doyen, puis traversa la pelouse mouillée – il pleuvait, bien sûr – en direction de l'appartement de Lance. La fenêtre était éclairée.

— Je ne vais pas entrer, dit-il, soudain appréhensif.

— Si, je vous en prie. Nous n'avons rien à cacher.

— Eh bien, d'accord.

Clesant entra sans frapper. La présence de Mr Vullamy, qui était en train de lire, la main en visière, lui donna un premier aperçu du désastre.

— Ah, qu'est-ce que vous faites là ? s'écria Clesant.

— J'ai reçu un télégramme comme toi-même. Il n'y a rien à faire.

— Avez-vous découvert l'instigateur, oncle Arthur ?

— Mon cher petit, il est coupable. Tu ne comprends pas ?

Clesant gagna la fenêtre.

— Qui est la personne qui t'accompagne ? Ah, monsieur Whitby, comment allez-vous ? Mais puis-je savoir pourquoi vous êtes venu ?

— Pour apporter mon aide, dans la mesure du possible. Je dois passer la nuit dans la résidence du doyen.

— Je me suis déjà rendu chez lui. Sir Hugh est un ami de longue date et il se serait montré indulgent à l'égard de mon neveu, si ç'avait été possible. Mais c'est impossible. Il a déshonoré l'institution et il s'est déshonoré lui-même. Il m'a déshonoré et il a déshonoré son frère. Il est en train de faire sa valise et je l'emmènerai dès qu'il aura terminé. Je comprends les autorités. Elles se sont conduites correctement du début à la fin.

Cette déclaration déplut à Martin. Elle était empreinte de dignité, mais c'était tout.

— Mais où l'emmener ? poursuivit Mr Vullamy. Vous pouvez m'aider à ce sujet. Dois-je l'envoyer chez sa mère ? Le recueillir chez moi, où ma femme reçoit ses amies ? Puis-je le laisser tout seul, sans risque ?

— Si c'est une authentique difficulté, et non seulement une façon pour vous d'exprimer votre désapprobation, je suis disposé à vous aider. Je peux l'héberger dans mon appartement londonien. Ma femme reçoit également du monde mais elle l'accueillera, sans lui poser de questions embarrassantes. Je peux lui envoyer un mot. Il pourra demeurer chez nous jusqu'à ce que vous ayez pris des dispositions.

— C'est très aimable à vous, mais nous avons l'habitude de prendre nos infortunes au sérieux. Il faut que Lance souffre.

— J'ai donc raison de douter de l'authenticité de votre embarras.

— Et moi de celle de votre généreuse proposition, peut-être ?

Pourquoi se querellaient-ils ? C'était ridicule. Martin se ressaisit.

— Non, murmura-t-il. Mon offre était sincère.

Il se tut et Mr Vullamy se tourna vers son neveu.

— Puisque tu es à Cambridge, il faut que tu te rendes chez sir Hugh, le doyen, pour t'excuser de ce que tu lui as dit au téléphone.

Aucune réponse.

— Je lui ai expliqué la situation. Il comprend et tu constateras qu'il est indulgent.

— S'il comprend la situation, pourquoi votre neveu a-t-il besoin de lui rendre visite ? s'exclama Martin.

— Parce que, comme moi, sir Hugh est vieux jeu et attend une certaine déférence de la part de la jeune génération.

Il a encore marqué un point, se dit Martin. Quel besoin ai-je eu d'intervenir ? Pourtant, le désir d'en découdre se faisait toujours sentir. Quelque chose dans la pièce le provoquait. Ce qu'il voulait, ce n'était pas gagner la partie, rien d'aussi banal que ça, mais ferrailler avec toute l'énergie du corps et de l'âme contre ce qu'il jugeait inique, contre la méchanceté. Mr Vullamy était foncièrement méchant et, en réalité, il n'aimait aucun de ses deux neveux. Il était seulement fier d'eux.

— Monsieur Whitby, permettez-moi de vous dire qu'il vaut mieux que vous nous quittiez maintenant.

— C'est lui qui m'a demandé de l'accompagner, répliqua Martin en désignant Clesant, qui n'avait pas quitté la fenêtre et était resté coi pendant tout cet échange.

— Ce n'est pas son appartement.

— Je sais. C'est celui de son frère. Et je m'en irai si celui-ci me le demande, et seulement dans ce cas.

— Lance ! jeta Mr Vullamy en frappant à la porte de la chambre.

L'apparition de Lance mit fin à leur querelle, car Clesant traversa précipitamment la pièce en criant :

— C'est vrai ? C'est vrai ?

— Pas de scène ! fit son oncle.

Lance hocha la tête.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, la mine désespérée, en regardant Martin.

— Mais tu m'as télégraphié pour me prier de te soutenir.

— Je le sais, Cles.

— Alors, que voulais-tu dire ?

— Oh, laisse tomber…

— Si c'est vrai, comment le pourrai-je ?

— Eh bien, oui, c'est vrai.

— As-tu seulement pensé à mère ?

— Finis d'abord tes bagages, Lance, intervint Mr Vullamy. Demande à ce monsieur d'avoir la bonté de quitter ton appartement. Il nous gêne.

Lance regarda à nouveau Martin.

— Je ne le connais pas. Plus rien ne m'importe. Où suis-je censé aller ?

— Personne ne veut de toi, d'après oncle Arthur. Moi non plus. N'approche pas.

— Je suis désolé, fit Lance.

Il parlait avec de plus en plus de difficulté, comme quelqu'un qui se noie.

— Le vieil Armstrong était désolé mais tu l'as viré, Lance. Voilà ce que je ne peux pas accepter. Tu as agi en hypocrite. C'est ce que mère ne te pardonnera pas. J'ai réfléchi pendant que je regardais par la fenêtre… Tu m'as trompé. Je ne peux plus faire confiance à personne. Je t'admire et tu fais ça… Tu te vautres dans la débauche et tu vas avec des femmes. J'ai eu ta lettre et celle qu'Olive m'a fait suivre, toutes les deux écrites cette semaine. Tu parles de l'aviron, de ton travail et tu fais des plaisanteries. Et tu espères revenir à la maison… Jamais ! ajouta-t-il d'un ton plus ferme. Jamais, si j'ai mon mot à dire ! Tu nous as déshonorés. On ne pourra plus jamais marcher la tête haute.

Lance marmonna quelque chose.

— C'est infantile. Tu es « désolé » parce que tu as été démasqué. Les hommes ne sont jamais désolés. Tu le sais aussi bien que moi. Tu vas aller de mal en pis. Tu recommenceras… Espèce de porc ! hurla-t-il soudain. Tu as beau avoir un visage de gentleman, tu es une brute… Éloigne-toi de nous ! Rejoins tes semblables et recommence ! Sale porc ! Va au diable ! Je devais te soutenir, pas vrai ? Tu croyais que j'étais comme toi et que j'allais te suivre et me vautrer dans la fange. J'ai envie de… Je te maudis.

À nouveau, Lance marmonna quelque chose.

— Je te maudis au nom de notre mère.

— Doucement, intervint Mr Vullamy.

— Doucement, en effet, renchérit Martin.

Entre-temps, Lance était rentré dans sa chambre et avait refermé la porte. Clesant retourna à la fenêtre. Leur petite querelle totalement oubliée, les deux autres échangèrent un regard inquiet. Ils étaient tous les deux choqués, surtout Mr Vullamy. Plus jeune, Martin se disait que Clesant n'était qu'un gamin et

qu'un homme plus mûr n'aurait pas tenu des propos aussi terribles. C'était là la violence d'un être naïf, la cruauté de quelqu'un qui n'a jamais été lui-même tenté. Il était ignorant, n'avait jamais ressenti ce genre d'envie. Plus tard, il se repentirait amèrement, et Lance, une belle nature à l'évidence, lui pardonnerait et l'aimerait plus que jamais.

Au milieu de ses réflexions, il entendit un bruit, assez semblable à celui d'un sac en papier qu'on éclate. Il n'y aurait pas prêté attention si Mr Vullamy ne s'était pas précipité dans la chambre en poussant un cri. Le jeune homme s'était tiré une balle.

---

1. Le *Saturday Westminster* succéda à la *Westminster Gazette*, journal libéral extrêmement respecté, dont certaines pages avaient une teinte verte. L'expression « l'Incorruptible vert de mer » [« the seagreen Incorruptible »] fut pour la première fois utilisée par Thomas Carlyle (1795-1881) dans son *Histoire de la Révolution française* (1837) pour décrire Robespierre.